

Chapitre 2:

La Chine maoïste (1949-1981).

« C'est sur la page blanche
que l'on écrit le plus beau des poèmes ».
(Mao Zedong)

Des années agitées de leur lente et difficile ascension, les communistes chinois avaient retenu **deux grandes leçons: les idéologies** (sinon des stratégies) **occidentales étaient inadaptées** au contexte chinois; **la volonté et la force du nombre** avaient fait la différence entre Mao et Jiang. D'autre part, l'interminable guerre étrangère et civile avait fini de radicaliser la plupart des cadres et des intellectuels, et pas seulement les communistes: les réformes d'inspiration occidentale, modérées et progressives, avaient complètement échoué; la démocratie et le libéralisme n'avaient été que de sanglantes parodies. Dans cette **radicalisation massive des esprits** la responsabilité du Guomindang était très lourde: l'échec lamentable de ce parti qui avait été l'espoir des révolutionnaires des années 1910 avait entraîné le naufrage de tous les courants de pensée et d'action issus des écoles missionnaires ou des universités occidentales, le marxisme mis à part, et de tous les structures économiques de type libéral péniblement et fragmentairement mises en place dans les années 1910 à 1930. Ce n'était pas que ces structures et ces courants eussent été très vigoureux, nous avons vu qu'au contraire dès la génération de Sun Yat-Sen le goût des solutions simples et radicales primait; mais dans un meilleur environnement il eût pu se développer, comme il l'a fait, cahin-caha, en Inde¹.

Ce **radicalisme** qui imprégnait la Chine maoïste bien au-delà des cercles dirigeants avait deux dimensions. Il était **dirigé contre l'Occident**: c'était un nationalisme absolu, par lequel la Chine retrouvait l'ancienne perception d'elle-même comme le "centre du monde", ou plus exactement sa propension impériale au mépris et à l'isolement absolus vis-à-vis d'un monde extérieur tenu pour non indispensable, voire néfaste à l'Empire. Mais il était **dirigé aussi contre la Chine "traditionnelle"**, accusée d'avoir failli, et d'ailleurs bien mal en point: la vieille culture et la vieille sociabilité mandarinales s'étaient effondrées (dès le XIXe siècle), mais aucune élite nouvelle n'était venu prendre le relais — depuis un tiers de siècle la Chine était dirigée par des bandes de soudards incultes. Pour reprendre la comparaison esquissée au paragraphe précédent, dès avant les traumatismes du communisme les vieilles structures sociales et culturelles étaient

¹ Comme je l'ai rapidement mentionné à la fin du chapitre précédent, le "libéralisme" à la chinoise n'a même pas trouvé asile à Taiwan: jusqu'en 1987 le régime nationaliste, pour être moins brutal que le régime maoïste, n'en était pas moins fort peu démocratique.

bien plus ravagées en Chine qu'en Inde. Dans le sous-continent indien, où la guerre civile n'a duré somme toute que quelques mois (en 1947-1948), l'essentiel des stratifications sociales et de la vie culturelle et religieuse est demeuré intact, pour le pire certes (les castes) mais aussi pour le meilleur. Le fait qu'en Inde il n'y a rien eu de comparable au remplacement du *wenyan* par le *baihua* n'est sans doute pas sans rapport avec le fait qu'on n'a jamais détruit massivement les monuments et les antiquités nationales, on n'a jamais réduit le répertoire d'œuvres lyriques à six idioties composées par la femme du dictateur, on n'a jamais fait nettoyer des latrines à des étudiants.

De ce point de vue culturel (au sens le plus large), l'Histoire du maoïsme est celle d'une série de tentatives brouillonnes pour remplacer la culture chinoise traditionnelle par une mixture déséquilibrée de traditions "paysannisantes", c'est-à-dire par la sous-culture du prolétariat des campagnes assimilée à l'"authentique" tradition nationale, et d'us et coutumes d'origine occidentale plaqués sur la Chine à la mode post-coloniale: en particulier, une tradition administrative et des mœurs politiques importées d'U.R.S.S., une idéologie et une phraséologie inspirées de la vulgate marxiste. Le tout était revendiqué, selon les périodes, comme l'application d'un "modèle" étranger (dans els années 1950) ou comme une manifestation du génie chinois (dans les années 1960). Ce cocktail explosif a fait preuve de capacités de destruction sans égales au XXe siècle: elles se sont pleinement révélées avec la Révolution culturelle. Les paysages, les villes, le patrimoine, les structures sociales de la Chine et les mentalités des Chinois en gardent la trace et l'en garderont longtemps.

Du chaos, de la table rase, a cependant fini par émerger une société, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle est fermement tenue en mains; elle n'est ni juste, ni égalitaire, ni pour l'instant très prospère, mais elle est à la fois relativement stable et capable d'évolutions et de progrès, difficiles et contradictoires comme toutes les évolutions et tous les progrès, mais réels; par ailleurs, elle semble être parvenue à contrôler la violence et à la maintenir à un niveau relativement bas, au moins selon les critères locaux. Dit autrement, la Chine n'a pas connu l'échec de la réforme, la sclérose brejnévienne et les conséquences que l'on sait; elle en est pourtant passée bien près dans les années 1970. Elle avance toujours, et, depuis les années 1980, plutôt dans le bon sens en matière économique, même s'il est permis de penser que l'archaïsme des structures politiques peut devenir à terme un problème grave — mais l'exemple de pays voisins comme la Corée du sud a montré qu'une fois atteint un certain degré de prospérité, les évolutions nécessaires peuvent se faire sans trop de drames. Par malheur, dans ce chapitre je ne pourrai guère évoquer ce versant moins sinistre de l'Histoire récente de la Chine, car votre programme s'arrête à l'aube des grandes réformes de Deng Xiaoping, vers 1980, à un moment où la Chine semblait être dans une impasse, affaiblie et ruinée par le maoïsme et isolée dans

un monde où elle n'avait pas la place qu'elle méritait de par son poids démographique et la richesse de sa culture.

I-La construction du communisme en Chine: 1949-1956.

A) La Chine dans le monde bipolaire.

Dans les années 1950 la spécificité du communisme chinois semblait discrète: le pays apparaissait comme **un membre docile du camp soviétique**. Les diatribes antiaméricaines se succédaient; il y eut des incidents graves autour des consulats américains, qui finirent par être tous fermés. Mao Zedong fit à Moscou en 1950 le premier de ses deux seuls voyages à l'étranger, pour signer un traité d'amitié et d'alliance; la constitution de 1954 proclama « indestructible » l'amitié sino-soviétique. L'année suivante Khrouchtchev se rendit à Beijing, et en 1956 Mao applaudit à la répression de l'insurrection hongroise. La Chine participa à la conférence de Bandoeng en 1955, mais en Occident cet événement fut interprété comme une tentative du loup soviétique pour s'introduire dans la bergerie tiers-mondiste par vassal interposé. **Le marxisme-léninisme des dirigeants de Beijing ne différait en rien de la vulgate moscovite**: en particulier, il était tout aussi ouvriériste. Bien sûr, il y avait une certaine répartition des tâches à l'intérieur du bloc communiste: la Chine présentait sa Révolution en modèle pour les pays qui souhaitaient se libérer du joug et de l'humiliation coloniales (l'idée était que si une révolution de type léniniste, censément ouvrière, pouvait convenir aux pays développés, une révolution paysanne à la chinoise était plus adaptée aux pays pauvres et ruraux du Tiers-monde); mais la conclusion était que ces derniers devaient s'aligner sur le bloc de l'est, et, une fois la Révolution réussie, adopter le modèle soviétique de dictature du prolétariat industriel et de développement par l'industrialisation à marche forcée.

Dans le contexte de la guerre froide, Mao apparaissait certes comme l'un des dirigeants staliniens les plus agressifs, mais cela ne surprenait pas spécialement vue l'Histoire récente de son pays. Ainsi **l'appui que la Chine accorda à la Corée du nord** contre la Corée du sud (officiellement à partir d'octobre 1950, sous forme de l'engagement massif de "volontaires", lorsque les troupes de l'O.N.U. s'approchèrent du fleuve Yalu qui marque la frontière sino-coréenne; en réalité semble-t-il dès le déclenchement de la guerre par Kim Il-Sung en juin, sous forme d'encouragements et d'un appui logistique¹) **apparut en Occident comme une politique**

¹ La Chine eut plus d'un million de morts en Corée.

dictée par Moscou; on oubliait que la Corée est un pays que les Chinois incluent dans leur sphère d'influence traditionnelle. Les mêmes remarques valent pour l'aide aux communistes vietnamiens soulevés contre la France.

Les bombardements d'îles proches de la côte du Fujian mais contrôlés par la République de Chine (Jinmen/**Quemoy** et Mazu/**Matsu**) en 1954 et 1958 furent interprétés en partie comme une tentative de l'Empire communiste d'avancer en direction des archipels du Pacifique, mais surtout comme une tentative de faire avancer la réunification de la Chine, une affaire intérieure menée avec la bénédiction de Moscou et partiellement dans son intérêt. De même la reprise de contrôle du **Tibet** par l'Armée rouge en 1950-1951, qui se fit sans trop de massacres¹, apparut comme une avancée du bloc de l'est en direction de l'océan Indien, mais surtout comme une étape du retour de la Chine à ses frontières de 1911, dans l'ordre des choses depuis que les Britanniques, protecteurs du Tibet indépendant, avaient dû quitter l'Inde. Autre indice d'une bonne entente entre les deux poids lourds du monde communiste, l'U.R.S.S. avait définitivement renoncé à la Mandchourie, et même solennellement rétrocédé à la Chine, entre 1952 et 1955, les biens qu'elle avait hérités de la Russie tsariste, notamment les chemins de fer, etc. Il demeurait bien quelques problèmes: la Chine n'avait pas pleinement reconnu l'indépendance de la Mongolie extérieure (elle ne le fit que dans les années 1980), et elle continuait à ne pas reconnaître le tracé de la frontière sino-soviétique en Mandchourie, fixée par l'un des traités inégaux du XIXe siècle. Mais pour le moment ces points de désaccord ne faisaient l'objet d'aucune exploitation politique, ni même d'aucune mention officielle; aussi en Occident tout le monde les avait oubliés.

Indépendance reconquise, lutte pour parachever l'unité nationale et alignement sur l'une des deux superpuissances: **tout était aisément lisible** dans les catégories de l'époque — même si cela n'était pas forcément rassurant, notamment dans la mesure où l'activisme de la Chine menaçait les bases militaires américaines dans le Pacifique (le thème du "péril jaune" fit une percée spectaculaire dans les médias américains et européens²). Mais n'était-il pas dans l'ordre des choses que le bloc de l'est tentât d'atteindre l'océan, et que Staline se servît pour cela du meilleur instrument dont il disposait en Asie? Ce ne fut que dans les années 1960, à la lumière de la rupture avec l'U.R.S.S., que les Occidentaux réévaluèrent la politique extérieure de la Chine depuis 1949: ils comprirent que **Mao avait travaillé pour lui-même et pour la Chine avant de travailler pour le bloc de l'est et pour le comunisme**, et il devint évident que **la Chine n'avait été dépendante de l'U.R.S.S. que dans la mesure où elle l'avait bien voulu**, le temps de se reconstruire. **Les Soviétiques, eux, avaient commencé à s'inquiéter dès les**

¹ Il y eut une réforme agraire et l'esclavage fut aboli, deux mesures qui l'affaiblirent sensiblement les monastères; mais ils ne furent pas fermés, le Dalai-Lama perdit ses pouvoirs temporels mais resta à Lhasa avec le statut de dignitaire religieux, et le Tibet se vit accorder une large autonomie.

² Cependant le maccarthysme ne prit jamais pour cible les amis de la Chine, comme Snow. C'était l'U.R.S.S. qui obsédait Mc Carthy.

années 1950: ils avaient peu apprécié les bombardements sur Quemoy et Matsu, qui avaient allumé un nouveau foyer de tension régionale à l'heure du dégel des relations soviéto-américaines, et s'étaient rendus compte à cette occasion qu'au fond Mao n'en faisait qu'à sa tête; ils étaient bien conscients qu'ils n'avaient aucune prise sur ce pays trois fois plus peuplé que le leur et où ils ne stationnaient pas de troupes.

B) La mise en place des institutions politiques.

Si la Chine ne se fit pas trop remarquer dans les années 1950, c'était que les urgences étaient ailleurs que dans la politique extérieure: il fallait stabiliser le régime. La consolidation du pouvoir communiste ne posa pas trop de problèmes: **il n'y eut pas de résistances massives**, tant la soif de paix était universelle, et tant la voie tracée par Mao semblait la seule possible. De ce fait, les régions sous administration militaire disparurent dès 1954.

Il fallait **reconstruire des institutions**. Les communistes ne proclamèrent pas d'emblée un régime de parti unique, mais firent mine de partager le pouvoir au sein d'un "front" qui incluait huit partis "progressistes" (dont la Ligue démocratique et une dissidence "révolutionnaire" du Guomindang), un peu comme c'était le cas en Europe centrale¹. La Chine se définissait alors comme une **"nouvelle démocratie"** dirigée par la classe ouvrière "alliée à la paysannerie, à la petite bourgeoisie et à la bourgeoisie nationale" (par opposition à la bourgeoisie *compradore*); en particulier, la propriété privée était censée subsister un certain temps. Les fonctionnaires du régime nationaliste restèrent en place dans un premier temps: les communistes manquaient de cadres administratifs.

En fait les non-communistes ne faisaient que de la figuration... et même **le Parti communiste chinois n'avait pas la toute-puissance du P.C.U.S.** Il y avait en effet une différence essentielle entre le régime chinois et le régime soviétique: héritage de l'interminable guerre étrangère et civile, d'une interpénétration du Parti et de l'armée qui datait des années 1930, **l'Armée rouge était l'un des rouages essentiels du régime** — alors qu'en U.R.S.S. elle avait été marginalisée par l'élimination de Trotski, puis solidement reprise en mains après la victoire de 1945. Le Comité militaire révolutionnaire, présidé par Mao et théoriquement dépendant du Parti, jouait un rôle essentiel dans l'équilibre réel du pouvoir. L'armée du reste était assez

¹ En R.D.A. par exemple, la fiction subsista jusqu'au bout de l'existence de trois partis non communistes (voyez le cours sur l'Allemagne, chapitre 5). C'était surtout durant la période de leur installation au pouvoir, entre 1945 et 1949, qu'un peu partout les partis communistes d'Europe centrale avaient créé ces "fronts", qui leur avaient servi à noyauter et à marginaliser les partis d'opposition (voyez le cours sur la Russie, chapitre 6).

respectée, car sa discipline et sa probité contrastaient avec les hordes de soudards des années 1910 à 1940.

À côté de l'armée (plutôt qu'au-dessous — ce n'était quand même pas un régime militaire), le **Parti** formait la nouvelle classe dirigeante du pays. Les "anciens" de la Longue marche et de Yan'an y jouaient un rôle essentiel (les réformes menées après 1949 reprirent largement des expériences menées à Yan'an); mais il y avait aussi tous les ralliés de la période 1937-1945, et l'expérience de la guerre avait profondément marqué l'ensemble des communistes chinois. Bien entendu, avec le succès les effectifs explosèrent: le **P.C.C.** passa de 2.700.000 membres en 1947 à 6.100.000 en 1953 et 10.700.000 en 1956. Trois grandes figures dominaient le Comité central: Mao, Zhou Enlai et Liu Shaoqi. Comme en U.R.S.S. il existait toute une galaxie d'**organisations satellites** (une Confédération syndicale, une Ligue de la Jeunesse communiste, etc.). Il y avait des millions de "propagandistes", d'"informateurs", des "comités d'habitants" organisés au niveau de l'immeuble ou de la rue; ainsi évidemment qu'une **police politique**, mais qui n'eut jamais le rôle stratégique des "organes" soviétiques dans les conflits de pouvoir. Une purge de style stalinien eut lieu en 1955, mais elle ne toucha qu'un nombre limité de dirigeants.

En 1954 la Chine abandonna le concept de "nouvelle démocratie", se proclama officiellement socialiste et se dota d'une **constitution** inspirée de celle de l'U.R.S.S., à une notable différence près: l'existence d'un poste de président de la République (occupé par Mao, évidemment). Dans la Chine au passé impérial, il était normal qu'une seule personne "incarnât" l'autorité; et le culte du Grand Timonier avait déjà commencé à se répandre, même si au sein de l'équipe dirigeante le pouvoir de Mao n'était pas sans partage: la direction était collégiale. Parmi les autres grandes figures du régime, Zhou Enlai était premier ministre (il le demeura imperturbablement de 1949 à sa mort en 1976) et Liu Shaoqi président du Comité national de l'Assemblée populaire. La Chine était divisée en vingt et une provinces (y compris la Mandchourie, rebaptisée "nord-est"), plus cinq régions autonomes pour les non-Han.

C) L'œuvre économique.

Il fallait aussi **reconstruire l'économie**, ruinée: les digues et les voies de communication, notamment, n'avaient pas été entretenues de longue date; il n'y avait pour ainsi dire plus de monnaie. La production agricole avait baissé de 30% depuis 1937, et la production industrielle, de 90%.

Pour cela, **l'aide financière, matérielle et technique de l'U.R.S.S.** était nécessaire — par ailleurs elle était plus acceptable que la présence humiliante des "conseillers" et missionnaires américains, car librement choisie par un pays désormais indépendant: c'était en tout cas ce que disait la propagande, et ce n'était pas faux si l'on en juge par la facilité avec laquelle les coopérants soviétiques furent renvoyés en 1960. L'U.R.S.S. accorda des **crédits**, d'ampleur assez limitée (cela n'avait pas forcément beaucoup de signification dans le cadre d'économies peu monétarisées), et dans le domaine de l'industrie et des infrastructures les **projets communs** se multiplièrent au gré des plans quinquennaux (le capital était fourni pour moitié par l'U.R.S.S.). De ce fait **l'inflation** fut rapidement jugulée grâce à un contrôle étroit des banques et des commerçants, regroupés de force en associations; la **reconstruction** des villes, des digues et des voies de communication allait bon train, retardée seulement par les effets de la guerre de Corée. Enfin les privilèges et concessions étrangères disparurent, à l'exception de Macao et de Hongkong, pourtant fort mal en point en 1949, submergée de réfugiés et privée du moteur de son économie, le commerce avec l'intérieur de la Chine: mais le régime communiste chinois choisit de ne pas l'annexer car il avait besoin d'un "poumon" pour les échanges avec l'étranger, qu'il était impossible de réduire à zéro.

La reconstruction alla de pair avec une série de **profondes transformations économiques et sociales**, tant dans les campagnes (la réforme agraire) que dans les villes (la construction d'une industrie lourde moderne).

La **réforme agraire** eut lieu en deux phases. La première commença en juin 1950 — en réalité, elle avait déjà été lancée en 1947 dans les zones sous contrôle communiste. Les propriétaires non exploitants se virent confisquer leurs terres et leur matériel, qui furent partagés entre les paysans — il n'y avait plus de paysans sans terre. Le processus de redistribution des terres s'accompagna de nombreuses **violences** envers les gros et moyens propriétaires fonciers¹ et les usuriers ruraux: il y eut peut-être cinq millions de morts. La répartition des terres aboutit également à la mise en place de structures de pouvoir local (comités de villages, groupes d'activistes locaux, milices) qui, deux ou trois ans plus tard, servirent d'appui local pour la deuxième phase de la réforme agraire, et huit ans plus tard, pour le Grand Bond en avant.

Deux ou trois ans à peine après le partage des terres, **l'agriculture fut collectivisée**. Cette seconde phase de la réforme agraire se passa de manière moins traumatisante qu'en

¹ Définis non par un seuil de surface de l'exploitation, mais par des quotas fixés par l'appareil du Parti pour chaque village: il fallait trouver 10% ou 20% de "paysans riches et moyen-riches", et les punir... Évidemment, il arrivait que pour d'obscures raisons d'intérêt ou de règlement d'anciennes querelles, des familles fussent soudainement "requalifiées" dans l'une ou l'autre de ces catégories, ou au contraire en fussent retirées. Les haines accumulées se firent sentir au moment de la Révolution culturelle.

U.R.S.S., plus graduellement¹: on constitua des équipes d'aide mutuelle, puis on les réunit en coopératives dont chaque membre touchait une part des revenus au prorata de la superficie de ses terres, enfin les terres furent confisquées et tous les paysans de la même coopérative touchèrent le même salaire. Il faut dire que la nouvelle classe dirigeante était en grande partie d'origine paysanne: elle eut des exigences moins délirantes que les bolcheviks en 1929-1932, dont le projet était largement de briser la paysannerie soviétique; et la situation économique n'était pas trop délicate, le seul retour à la paix ayant permis une reprise de la production. Par ailleurs les opposants potentiels étaient terrorisés (selon le langage du régime « les fondements du féodalisme [étaient] entièrement anéantis » — la formule est de Zhou Enlai). La redistribution des lopins aux paysans sans terre avait abouti à des exploitations trop petites et non viables (0,8 ou 0,9 ha en moyenne, soit une diminution d'un tiers de la surface moyenne): les communistes avaient beau jeu de dénoncer cette situation qu'ils avaient eux-mêmes créée. Du reste les traditions communautaires étaient fortes dans les campagnes chinoises, en partie à cause de la nécessité d'entretenir les digues, en partie à cause de la surpopulation rurale.

Lancée en 1954, la collectivisation était achevée en 1956, plus vite que prévu; il s'agissait encore de coopératives de petite taille, correspondant aux anciens villages. Elle était censée ouvrir la voie à la construction d'une agriculture mécanisée, modernisée, "ouvriérisée" à la mode soviétique; mais en pratique l'agriculture chinoise continua de dépendre de l'énergie des hommes, et les rendements n'augmentèrent guère.

Dans le même temps la Chine appliquait le **modèle stalinien d'industrialisation**, dans la mesure des maigres possibilités locales. Dans les premières années les entreprises privées, qui théoriquement subsistaient, avaient été étranglées par le biais d'une fiscalité confiscatoire. Le **premier plan quinquennal** fut lancé en **1953**; la priorité allait à l'industrie lourde, à la soviétique, et l'agriculture n'était censée recevoir que 7,6% des investissements. Entre 1954 et 1956, les établissements industriels privés furent nationalisés. **Le paysage industriel se trouva totalement remodelé**: les usines des villes côtières, détruites ou à l'abandon, ne furent pas reconstruites, mais l'on édifia de grands kombinats staliniens (156 dans le cadre premier plan quinquennal), dans de grands centres urbains ou sur des bassins de production de matière première, c'est-à-dire pour la plupart à l'intérieur du pays. **Les anciens ports ouverts**, et notamment Shanghai, **étaient les parias de la nouvelle Chine**, laissés en retrait du développement industriel et par ailleurs cibles privilégiées de toutes les purges (Shanghai était administrée directement par le pouvoir central). Désormais la Chine tournait le dos à la mer; ce n'était pas forcément entièrement un mal en matière d'aménagement du territoire. La croissance

¹ Sauf à la fin: voyez plus bas.

économique atteignit 9% par an (6% selon les sources occidentales), ce qui n'était pas extraordinaire vu le point de départ; 4 à 5% seulement dans l'agriculture — or la population croissait de 2,4% par an. Ce rythme de croissance économique était cependant bien supérieur à celui de l'Inde.

Le **second plan quinquennal**, lancé en 1958, mettait un peu plus l'accent sur l'agriculture; mais il fut très vite abandonné pour cause de Grand Bond en avant.

De manière générale **le sort des Chinois s'améliora spectaculairement** par l'effet des réformes et aussi du simple retour à la paix — il faudrait aussi évoquer les campagnes de vaccination et d'hygiène, la construction d'hôpitaux ruraux, etc.: les "médecins aux pieds nus", dont le régime faisait sa propagande, furent une réalité. L'espérance de vie passa de 36 ans en 1950 à 57 ans en 1957; la proportion d'enfants scolarisés, de 25% à 50%. Les salaires réels augmentèrent d'un tiers dans les villes et d'un cinquième dans les campagnes. Mais tout cela, en dernière analyse, dépendait de la bonne volonté du despote...

D) Autres réformes; la technique des "campagnes de masse".

Il y eut aussi des mesures qui visaient plus directement à briser la société traditionnelle, en s'attaquant aux mœurs. La plus importante fut nouvelle **loi sur le mariage**, votée en 1950 et appliquée dans les villages en même temps que la réforme agraire, partait d'une intention louable: elle dotait les femmes de droits égaux à ceux des hommes. La polygamie et les mariages arrangés entre parents étaient interdits, les femmes étaient libres désormais de contracter un mariage; il était plus facile de divorcer. Cependant l'application de cette loi se fit par des méthodes inquiétantes: des "tribunaux populaires" condamnaient les époux despotiques... Ils n'eurent qu'un temps et la loi ne changea rien, sur le fond, au machisme chinois. L'un des équilibres fondamentaux de la société ancienne était détruit, le régime pouvait espérer l'appui des femmes — elles étaient désormais salariées à plein temps, et relativement nombreuses aux échelons inférieurs de la bureaucratie et des diverses structures d'encadrement de la société; bien entendu elles n'atteignirent jamais les cercles du pouvoir réel, à l'exception de Jiang Qing dans les années 1960 et 1970 grâce à la protection de son mari, Mao.

Du point de vue de la **démographie**, le régime était doctrinalement antimalthusien: selon Mao (en 1952) la limitation des naissances, le planning familial n'étaient que des moyens « d'exterminer le peuple chinois en évitant de se mettre du sang sur les mains ». Mais le recensement de 1953, le premier de toute l'Histoire du pays, dénombra 582 millions de Chinois,

cent de plus que prévu... De ce fait, une première campagne de limitation des naissances eut lieu au début 1957; mais elle ne dura que quelques mois à cause du Grand Bond en avant.

Il y avait aussi la **chasse aux "contre-révolutionnaires"** et déviants de tout poil, qui commença dès la prise du pouvoir (la pègre, les prostituées, les homosexuels furent massacrés: 800.000 personnes au total, d'après une estimation que nous devons à Mao lui-même). En 1951, le Parti lança une grande campagne de masse, dite des "trois anti", dirigée en principe contre la corruption, le gaspillage et le bureaucratisme, ciblée en fait sur les fonctionnaires de l'ancien régime et les cadres du Parti soupçonnés de fidélité insuffisante. L'année suivante, une autre campagne, dite des "cinq anti" (contre la fraude, les pot-de-vin, l'évasion fiscale, la prévarication, la divulgation des secrets d'État), aboutit à la liquidation de la bourgeoisie des villes — il y avait des quotas d'exécutions, d'envoi en camp de concentration, dits "de rééducation par le travail" (le *laogai*, le goulag chinois — dès cette époque il avait une dizaine de millions de pensionnaires¹). Dans les années 1950 la répression demeurait cependant ciblée, l'essentiel de la population y

¹ Une cinquantaine de millions de personnes y transitèrent entre 1950 et 1980. Il était bien plus difficile d'en sortir vivant que du goulag soviétique; c'est pourquoi l'essentiel des témoignages que nous en avons sont le fait d'étrangers, relativement protégés par leurs ambassades. En France, le témoignage le plus connu est celui de Jean Pasqualini, *Prisonnier de Mao*, paru en 1975; il insiste particulièrement sur l'importance des activités de "rééducation politique", c'est-à-dire de décervelage, dans le Goulag chinois, et ce n'était pas propre à l'époque de son témoignage, la Révolution culturelle: ce fut un trait de toutes les époques du maoïsme. Cependant, la dureté particulière du *laogai* n'était que le reflet de la dureté particulière du stalinisme chinois; sur le rapport de l'un et de l'autre, quelques lignes de Simon Leys (dans un article sur le livre de Pasqualini, dans le recueil *Images brisées*, paru en 1976):

« La différence entre le détenu et le citoyen libre est moins une différence de statut qu'une différence de degré. Le camp représente d'une certaine façon une épure, une projection du futur, une société idéale — ce que serait la société si les dirigeants pouvaient surmonter le poids des choses, la loi du nombre, les mille forces de freinage, de résistance et d'inertie qui partout conspirent pour entraver l'application immédiate à l'échelle du pays tout entier de cette certaine vision de l'esprit, de ce certain modèle qui, dans les camps, trouvent déjà à s'incarner sans obstacle. La Chine est une grande école de la Pensée de Mao Zedong, dans laquelle le citoyen ordinaire fait encore figure de cancre buissonnier en regard du détenu qui, lui, apparaît par la force des choses comme un élève modèle; c'est que le premier, resté dans le siècle, est soumis à mille tentations, est sollicité par mille "divertissements" au sens pascalien du mot: le match de football du dimanche, le sourire de sa petite amie, la lecture d'un roman, la coqueluche de son dernier-né, tout se conjugue sans trêve pour contrecarrer et affaiblir dans son cœur ce qui devrait faire l'unique objet de son attention, la motivation exclusive de ses actes, le pôle de tous ses désirs, la source de toutes ses émotions: à savoir, la réforme de soi, la construction du socialisme, l'étude et l'application vivante de la Pensée de Mao Zedong; tandis que le détenu, lui, délivré de cette lamentable liberté qui voue le commun des mortels à tâtonner dans les ténèbres, est exposé entièrement nu, de façon intense, totale et permanente, au dévorant soleil de l'orthodoxie, et se trouve placé sur des rails rigides qui conduisent *infailliblement* au salut (...)

À l'intérieur du camp, la rédemption finale est inéluctable: il n'y a ni échappatoire ni diversion: le succès final de l'opération ne requiert même pas du patient qu'il soit sincère: l'exigence objective de l'ajustement au milieu s'est entièrement substituée à cette notion subjective de sincérité qui progressivement se brouille, et finalement, ayant perdu toute pertinence, s'évanouit. (...) Pris dans l'engrenage punif du système totalitaire, l'homme n'a que deux alternatives entre lesquelles il doit choisir de façon instantanée et sans retour: ou bien se suicider d'emblée, ou bien survivre. La seconde option n'est pas moins définitive que la première, car dans ce système, *accepter de survivre c'est renoncer à être soi-même*. La survie implique en effet un ajustement au milieu, l'ajustement au milieu exige l'adoption d'un certain mode d'action et de pensée; cette façon d'agir et de penser, dans un premier stade, est endossée par le détenu comme un acteur endosse son rôle, mais, dans une seconde phase, c'est le personnage qui petit à petit se substitue à la personne, le masque au visage, et le mensonge des geôliers à la vérité du prisonnier. En d'autres mots, pour subsister, il faut jouer le jeu; jouant le jeu, le jeu vous change ». Rappelez-vous à ce propos la scène finale de *1984*, lorsque Winston Smith, au moment de son exécution, « réalise qu'il aime Big Brother, qu'il l'aime depuis toujours » — j'emprunte aussi ce rapprochement à Leys.

échappait. Il y aurait eu 2 à 3 millions de morts dans ces premières années, non compris les effets de la réforme agraire, toujours d'après Mao; plus peut-être 700.000 suicides et 2,5 à 4 millions de déportés en camp. Mais l'ébauche de société civile qui était apparue dans les années 1910 à 1930 n'y résista pas: elle disparut et n'a pas encore reparu.

Évidemment le **système scolaire et universitaire** avait été remodelé sur le modèle soviétique (en particulier par l'accent mis sur les sciences au détriment des "arts libéraux"; les manuels en usage étaient traduits du russe); ces réformes éducatives, jointes aux réformes sociales, donnèrent le coup de grâce à l'ancienne caste des lettrés, qui ne pouvait pas survivre hors de la société traditionnelle. Avec elle disparut un savoir, une culture, une civilité qui font bien défaut à la Chine d'aujourd'hui. Dans le domaine artistique et littéraire le "réalisme socialiste" était de mise, jusqu'à son remplacement en 1958 par "le réalisme et le romantisme révolutionnaire" — la différence concrète était peu sensible.

La **mise au pas des intellectuels** se fit tambour battant. En novembre 1950, il y eut une campagne de masse contre les influences américaines: elle aboutit à la liquidation de toutes les institutions missionnaires, bibliothèques, etc., où s'était formée l'intelligentsia chinoise depuis le début du siècle. On fit des autodafés de livres étrangers. Les **chrétiens** furent tout particulièrement persécutés, y compris les prêtres et missionnaires étrangers¹; l'une des spécialités redoutées du *laogai* était le "lavage de cerveau"². En 1951 il y eut une autre campagne de "réforme de la pensée" qui visa notamment les intellectuels qui avaient étudié à l'étranger: meetings monstres, autocritiques, "soumission et renaissance" furent leur chemin de croix. La Chine était isolée, personne ne parlait de ce qui s'y passait parce que personne n'y avait accès (les journalistes allaient où on voulait bien les emmener et les diplomates étaient confinés à des ghettos); les intellectuels chinois étaient seuls face au régime. En 1954, pour la première fois eut lieu une campagne *ad hominem*; elle aboutit à l'arrestation d'une des grandes figures de la culture progressiste, l'écrivain Hu Feng, disciple de Lu Xun (il ne retrouva la liberté qu'en 1978). Une nouvelle épuration des milieux intellectuels eut lieu en 1956. À cette date, les cadres de toute vie culturelle indépendante étaient brisés; mais il demeurait des intellectuels progressistes proches du Parti, ceux qui avaient cru pouvoir soutenir la Révolution tout en gardant leur liberté créatrice, et même préserver l'héritage confucéen de la "remontrance moralisatrice" adressée au pouvoir par le fonctionnaire-lettré à son service. Leur cas fut réglé par la fameuse campagne des Cent Fleurs, que j'évoquerai dans la sous-partie suivante.

¹ Le régime suscita l'apparition d'une Église catholique "nationale", non liée à Rome. Une partie des catholiques chinois refusa de s'y soumettre, mais l'ensemble du clergé était mort ou au *laogai*: aussi cette "Église de l'ombre" s'est peu à peu étiolée. On ignore le nombre exact de catholiques en Chine, les estimations vont de 1 à 8 millions. N'oubliez pas les protestants, certainement aussi nombreux, mais plus discrets.

² Par sous-alimentation et manque de sommeil couplées à des séances d'endoctrinement, comme dans ce que les médias occidentaux baptisent "les sectes".

Ces humiliations n'avaient pas réussi à faire disparaître un sentiment de supériorité, voire une certaine morgue des intellectuels envers les travailleurs manuels; du reste les universités avaient des effectifs réduits et accueillait peu d'enfants des classes populaires, essentiellement les enfants des dirigeants et des membres du Parti.

Tout cela, aussi bien la collectivisation des terres que l'application de la loi sur le mariage ou la répression des intellectuels, se faisait par le biais de "**campagnes de masse**" (*yundong*), une originalité du communisme chinois, qui remontaient à l'époque de Yan'an — mais ces campagnes se déroulaient désormais sur une toute autre échelle. Il s'agissait de mobiliser toute la population durant quelques mois, sur des mots d'ordre lancés par la direction et répercutés par les instances locales du Parti, à la fois pour lancer une réforme, pour manifester le soutien de la population à tel ou tel aspect de la politique du régime, et pour mener l'épuration des éléments identifiés comme hostiles. Les slogans étaient simples, voire simplistes, et parfois sans lien évident avec la réalité de la campagne en cours: ainsi la campagne de 1951 contre les intellectuels se fit au cri de: "résister à l'Amérique, aider la Corée" — en chinois cela se dit en quatre syllabes faciles à mémoriser et à scander: "kang Mei yuan Chao". C'était une forme de **terreur d'État**: la "campagne de masse" définissait un certain nombre de victimes dans l'abstrait (et dans l'imprécision — ce qui fait que tout le monde tremblait et que personne n'osait réagir), puis on procédait à leur identification, puis à leur punition, à leur humiliation ou à leur élimination.

Le régime cherchait à "mouiller" toute la population dans l'exercice de la violence et de la répression, par le biais de "tribunaux populaires" où les masses exerçaient la fonction de juge face à un accusé privé du droit de se défendre, et de "meetings de lutte" qui débouchaient parfois sur de véritables lynchages collectifs; cela permettait de faire régner **une extrême tension proche de l'hystérie**, propice à tous les excès (l'excitation des uns et la peur des autres se combinant pour donner des peines en général très sévères) mais génératrice aussi, après coup, de véritables prostrations collectives qui privaient la population de toute capacité de réaction aux brutalités suivantes. Les meetings étaient faits pour impressionner: dans les grandes villes, ils remplissaient souvent des stades entiers; la sentence était prononcée par acclamations; les exécutions étaient immédiates, souvent publiques. Bien sûr **cette violence collective était toujours contrôlée**: les meetings se tenaient toujours sur convocation, les victimes des lynchages étaient toujours celles que le Parti avait désignées à l'avance, et la colère "spontanée" des foules était canalisée par les activistes stratégiquement répartis en son sein — tout le monde les connaissait, et savait aussi que les membres des comités de quartier étaient là eux aussi, et qu'ils feraient leur rapport.

Ces campagnes permettaient également de recruter de nouveaux activistes, et de juger de leur efficacité et de leur fidélité. Désormais le P.C.C. avait une base sociale et politique dans les villages, une base large car recrutée dans à peu près tous les milieux (on y trouvait d'anciens paysans sans terre, mais aussi d'anciens paysans moyens qui espéraient faire oublier leurs origines sociales) comme dans les villes. Pour la première fois dans la longue Histoire de la Chine, l'État pénétrait jusqu'à la porte des fermes et des appartements: cela fit du régime maoïste un despotisme infiniment plus efficace, plus quotidien, et donc potentiellement infiniment plus destructeur, que tous ceux qui l'avaient précédé.

Les campagnes de masse s'accompagnèrent d'un travail systématique de codification des "statuts de classe": aux "cinq catégories rouges": ouvriers, paysans pauvres et moyens, cadres, martyrs et intellectuels révolutionnaires, s'opposaient les "cinq mauvaises catégories": propriétaires fonciers, paysans riches, contre-révolutionnaires, mauvais éléments, droitiers (ces deux dernières catégories étaient définies essentiellement sur la base de dénonciations et de rapports policiers); il y avait aussi des castes intermédiaires, neutres en quelque sorte. Les cinq castes de parias représentaient 6% de la population¹. Ces catégories sociales n'avaient évidemment aucune autre base réelle que l'arbitraire du régime: le *Livre noir du communisme* parle d'« une sorte de sociologie à la Frankenstein » et souligne que la société chinoise était devenue une société de castes, comme l'Inde ancienne — ce que la Chine ancienne n'avait jamais été. Et bien sûr ces castes étaient héréditaires: dans la Chine des années 1960 et 1970, on était "bien né" ou "mal né", selon la catégorie sociale de ses parents ou de ses grands-parents. Les "mal nés" étaient en butte à toutes les avanies, sauf pendant la brève période de la révolution culturelle où Mao, faisant feu de tout bois et exploitant toutes les frustrations, décida de leur ouvrir l'accès aux régiments de gardes rouges.

II-Les dérives du maoïsme: le Grand Bond... dans quelle direction exactement?

« Pour donner leur pleine mesure, les hommes exceptionnels ont habituellement besoin de circonstances exceptionnelles. Superbes au milieu des catastrophes, ils aspirent à celles-ci, précisément pour cette raison. À une délégation du parti socialiste japonais qui, visitant le Chine en juillet 1964, présentait à Mao ses regrets et excuses pour toutes les souffrances que le Japon avait infligées à la Chine durant la guerre, Mao répondit avec un cynisme fort lucide qu'il n'y avait point lieu de regretter ces événements, car sans eux son régime n'aurait pu voir le jour.

L'avantage des systèmes démocratiques est qu'ils permettent de remiser les hommes providentiels une fois la tourmente passée (voir Churchill, de Gaulle, etc.); en effet, placé dans une situation normale, routinière, où "ses ailes de géant

¹ Des phénomènes semblables avaient eu lieu en U.R.S.S.: voyez le cours sur la Russie, chapitre 3.

l'empêchent de marcher"¹, tout Grandiose Leader digne de son titre a furieusement tendance à fabriquer des tempêtes artificielles pour se remettre du vent sous l'empennage. À ce stade-là, il peut devenir encombrant, et les peuples qui n'on' pas la possibilité de s'en débarrasser paient parfois très cher le privilège d'être menés par un génie.

C'est ainsi que, sans rival dans les situations désespérées, Mao une fois maître de la Chine devait bientôt employer son talent à créer des catastrophes nouvelles au moment où la nation chinoise enfin unie s'appêtait, elle, à jouir de la paix et de l'ordre fraîchement conquis pour reconstruire le pays (...). En trois désastres de génie, les Cent Fleurs, le Grand Bond en avant et la Révolution culturelle, Mao réussit successivement à étrangler la création intellectuelle en mettant au pilori une élite lettrée pourtant disposée à loyalement le servir, à briser l'élan de l'économie nationale et la foi des masses en plongeant les campagnes dans la famine et en semant la confusion dans l'industrie, et enfin à précipiter le pays entier dans un sanglant et monstrueux chaos qui devait entraîner les souffrances de milliers d'innocents, ainsi que la destruction du peu de vie culturelle qui subsistait encore » (Simon Leys: *préface à Émile Guikovsky, Mao. réalités d'une légende*, 1976).

A) Les prémisses de la radicalisation du régime: les Cent Fleurs.

Les Cent Fleurs représentent bien plus qu'une simple chasse aux intellectuels; pour la première fois cette campagne, qui émut l'Occident beaucoup plus que toutes les précédentes, singularisait nettement l'expérience communiste chinoise — jamais Staline n'avait rien fait de semblable, non pas tant du point de vue du niveau de violence déployée que des méthodes employées. Les Cent Fleurs marquent aussi le **début d'un processus de radicalisation de la Révolution** chinoise, d'une dérive assez différente de celles qu'avait connues l'U.R.S.S. des années 1930.

Il semble que la clef de l'affaire soit à rechercher dans des divergences sur le rythme de la collectivisation de l'agriculture, forcé par Mao en 1955 sous la forme d'une énième campagne de masse, « la grande marée du socialisme dans les campagnes »: ce fut la première manifestation de la hâte révolutionnaire du Grand Timonier qui, semble-t-il, s'ennuyait ferme au pouvoir et trouvait que la Chine changeait bien lentement. Mao prit appui sur le relatif succès de cette mobilisation populaire, qui n'avait rencontré que peu de résistances, pour s'autoproclamer seul spécialiste de la chose agricole, seul connaisseur des masses rurales chinoises; début 1956 il lança un ambitieux **plan de douze ans** pour le développement des régions rurales. Un phénomène du même type eut lieu en ville: le succès de la collectivisation de l'industrie amena,

¹ Comme vous le verrez plus bas, il ne s'agit pas seulement de ce que Dieu, la création achevée, s'ennuie. Même en régime totalitaire, l'Empereur peut être réduit à une icône sans pouvoir réel; c'est largement contre cela que Mao a réagi.

durant la même période, la promotion d'un mouvement volontariste pour produire "plus, plus vite, mieux et plus économiquement". À la logique stalinienne d'un développement entièrement planifié, méthodique, scientifique, commençait à se substituer une **logique maoïste entièrement fondée sur le volontarisme et l'exaltation révolutionnaire**. Cette ébauche de Grand Bond en avant fut très vite arrêtée, car les résultats furent désastreux (on avait produit en masse des objets inutilisables); mais Mao, que cet échec mettait en grand danger de perte de face, était furieux.

Ce fut à l'occasion de cet épisode que Zhou Enlai lança les premiers **appels aux intellectuels chinois**, les appelant à collaborer et réclamant leur aide, y compris en critiquant les erreurs de la direction — toujours le principe confucéen de la remontrance au Prince. En mai 1956, Mao pour la première fois lança des **mots d'ordre de lutte contre le "sectarisme"**, c'est-à-dire contre une interprétation trop rigide du dogme. On était en pleine déstalinisation, et ce genre de "dégel" politique et culturel semblait dans l'ordre des choses; en Occident, on avait même l'impression que les dirigeants chinois avaient mieux "senti le vent tourner" que leurs collègues de Pologne et de Hongrie. En fait, les proclamations de Mao étaient purement tactiques (il s'agissait de se positionner contre ses adversaires les plus dangereux), et de manière générale la logique des dirigeants chinois n'était absolument pas celle de Khrouchtchev: il n'était pas question de renoncer au culte de la personnalité de Mao (le Staline chinois était bien vivant et indéboulonnable, parce qu'il avait gagné la guerre).

Il n'en reste pas moins qu'au VIII^e Congrès du Parti, qui se tint en septembre 1956¹, certains exigèrent (et obtinrent) que la pensée Mao Zedong ne fût plus la référence exclusive du Parti. C'était pousser Mao vers une semi-retraite, vers un rôle d'inoffensive icône sans pouvoir. Le plan de douze ans pour les campagnes fut oublié dans les résolutions du Congrès... Ce fut aussi à l'occasion de ce congrès que Deng Xiaoping, entré au Bureau politique en 1955, fut promu secrétaire général (mais cette fonction comptait moins qu'en U.R.S.S.: le Parti avait un président, Mao).

Deng Xiaoping² (vers 1904-1997) était alors à l'aube de sa carrière politique nationale. Il était né dans la famille d'un "hobereau de hameau" dans le Sichuan, une province marginale et sempiternellement troublée. Il était le fils de la première concubine de son père, un Hakka (il s'agit d'une communauté très spécifique, dispersée dans tout le sud de la Chine, qui parle sa propre langue — han, comme le mandarin et le cantonais — et s'est plus ou moins spécialisée dans le commerce). Le père de Deng patronnait une société secrète locale antimandchoue. Des missionnaires français remarquèrent l'adolescent: ils étaient actifs dans cette région

¹ C'était le premier depuis 1945.

² Xiaoping veut dire "petite paix". Ce n'est pas son prénom de naissance mais ce n'est pas non plus un nom de clandestinité comme Lénine: dans la Chine traditionnelle on s'attribue un nouveau prénom lorsque l'on entre dans l'âge adulte ou lorsque l'on franchit une étape importante de la vie, et on le choisit pour ses vertus propitiatoires.

proche de l'Indochine et incluse dans la "sphère d'influence" de la France au XIXe siècle. Deng partit pour l'Europe: il débarqua à Marseille en septembre 1920, juste à temps pour assister au congrès de Tours. Fin 1921, il fonda à Paris une "section en France" du P.C.C., qui recruta notamment Zhou Enlai; en 1924 il adhéra au P.C.C. proprement dit. Il travaillait dans l'industrie, qui manquait de bras pour cause de guerre mondiale: il fut notamment employé chez Renault, à l'usine de Billancourt. En 1926, fuyant une arrestation imminente pour impression et diffusion de propagande subversive, il s'enfuit pour Moscou.

Le Komintern le renvoya dans son pays et le mit au service d'un de ces seigneurs de la guerre qu'il favorisait, du côté de Xi'an. Mais l'année suivante ce fut la rupture entre le P.C.C. et le Guomindang, et Deng entra en clandestinité; il rejoignit le Yunnan et très tôt s'allia à Mao, dès avant la Longue Marche. Il joua un rôle important dans la guerre contre les Japonais, reconquérant sa province natale: à l'avènement de la République populaire il était l'un des principaux "satrapes régionaux" du régime. Ce fut lui aussi qui mena l'annexion du Tibet, voisin du Sichuan. Bref, ce n'était pas un pâle apparatchik, ce qui explique sans doute sa victoire dans les luttes de succession après la mort de Mao: il avait une vraie légitimité pour occuper le trône rouge.

Ce fut très probablement pour reprendre l'offensive que Mao, le **27 avril 1957**, lança la fameuse campagne des "Cent Fleurs". Dans un discours dont on a retenu la célèbre formule: **« que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles (de pensée) rivalisent »**, il ouvrit toutes grandes les vannes au pluralisme et à la critique, ce qui dans son esprit devait signifier essentiellement critique de ses collègues partisans de la voie "progressive" à la soviétique. Pour la première fois, **Mao jouait contre les cadres des éléments extérieurs au sérail**; en même temps il traitait les intellectuels comme une masse de manœuvre au service du monarque, ce qui correspondait bien à la vision que le pouvoir chinois avait traditionnellement des hommes de culture. Sa confiance était grande: il estimait, avec cette tendance bien chinoise à tout chiffrer, que sur cinq millions d'intellectuels il n'y en avait pas plus de 3% qui fussent hostiles au marxisme... En fait, on assista presque immédiatement à **l'explosion d'une vague de critiques globales contre le régime**, qui prit naissance à la fois dans certaines organisations du Parti comme la Ligue de la Jeunesse communiste, dirigée par Hu Yaobang, et dans certains organes de presse comme le quotidien destiné aux intellectuels, *Clarté*. Les journaux muraux (*dazibao*) se multiplièrent¹, ainsi que les réunions improvisées. Il se publia même, suprême sacrilège, des éloges de la démocratie politique...

¹ Cette presse très particulière, affichée dans des lieux stratégiques internes au sérail communiste (le campus de Beida, les murs de la Cité interdite) remplit, aux époques où elle est tolérée, des fonctions comparables à la presse française dans la première moitié du XIXe siècle: discuter de politique et influencer les conflits de personnes à

Affolé, **le régime arrêta brutalement l'expérience en mai 1957**, au bout de cinq semaines seulement. Le mois suivant, il lança une « **campagne antidroitiers** » où Deng Xiaoping joua un rôle essentiel, et qui permit d'éliminer des centaines de milliers d'intellectuels, et tous ceux qui dans les usines ou à la campagne avaient pris parti pour les contestataires. 700.000 personnes perdirent leur travail, il y eut des milliers de déportations, de grandes figures de la culture durent faire d'humiliantes autocritiques. La purge fut si rapide et si rondement menée qu'en Occident on s'est demandé si les Cent Fleurs n'ont pas été tout simplement **un piège** tendu aux intellectuels. Toute sa vie, Mao, dont j'ai commenté au chapitre 1 le rapport particulier à la culture, garda une solide rancune envers ces intellectuels à qui il avait cru pouvoir faire confiance, ces serviteurs ingrats du Prince: il n'eut de cesse de les briser. Certaines victimes des Cent Fleurs refirent surface à la fin des années 1970 et se remirent au service du régime dans les très réformatrices années 1980; pour d'autres, c'était trop tard: la Chine avait perdu toute une génération de spécialistes.

En tout cas, dans l'affaire **Mao avait compris qu'il était possible de jouer le désordre contre le Parti**, avec des résultats intéressants: ses ennemis au sein du groupe dirigeant avaient eu très peur. Ils avaient dû prendre la tête de la répression, notamment Liu Shaoqi et Peng Zhen (le responsable du Parti à Beijing — 1902-1997), avec toute l'impopularité que cela supposait; mais en termes de pouvoir seul Mao en avait profité, puisque c'était lui qui faisait l'objet du culte de la personnalité. Durant la campagne anti-droitiers il fit imposer toutes les mesures qui lui avaient été refusées au VIIIe Congrès, au cours de "sessions additionnelles" organisées à sa volonté.

B) Le Grand Bond en avant: aspects intérieurs.

Le **Grand Bond en avant** fut, dans une certaine mesure, la conséquence logique de cette constatation: ce fut une tentative de faire jouer aux masses un rôle actif dans la Révolution, en passant largement par-dessus la tête de la bureaucratie — mais ce premier trait était moins accentué qu'il ne le fut au moment de la Grande Révolution culturelle. L'aventure fut lancée dans le contexte d'une tension croissante, encore que discrète jusqu'en 1960, avec l'U.R.S.S. (je l'évoquerai un peu plus bas); il s'agissait **de réaffirmer le dynamisme de la Révolution chinoise** au moment où celle de l'U.R.S.S. semblait menacée par le "Thermidor" khrouchtchévien. Mais Khrouchtchev lui-même était pris dans une contradiction: comme il était

l'intérieur du groupe au pouvoir; éventuellement, faire savoir à un groupe un peu plus large qu'un conflit est en cours. Quant à la "vraie" presse, dans les pays communistes elle n'a pas réellement de fonction informative, sauf entre les lignes.

en train de faire sortir son du stalinisme il devait, pour faire taire les accusations de révisionnisme, en rajouter dans le radicalisme verbal. **Les rotomontades volontaristes du leader soviétique ont joué un rôle** dans le déclenchement de la crise d'hystérie productiviste en Chine: il fallait concurrencer sur son propre terrain l'homme qui prétendait faire pousser des tomates en Sibérie et rattraper en vingt ans le niveau de vie des États-Unis. Bref, Soviétiques et Chinois étaient lancés dans **une course à la légitimité qui prenait l'aspect d'une course à la radicalité.**

Plus classiquement, des analyses d'ordre économique-géopolitique ont dû jouer un rôle aussi: le Grand Bond en avant s'explique par le constat de **l'impossibilité d'adapter à la Chine le modèle stalinien** de développement. La Chine, à peu près dépourvue d'industries et d'infrastructures modernes avant l'ère communiste et pauvre en cerveaux, n'avait pas les réserves de croissance de l'U.R.S.S.; en 1949 le revenu moyen des Chinois était le quart de celui des Soviétiques après la N.E.P., et comme la croissance des années 1950 avait été relativement faible (surtout si l'on comparait aux statistiques truquées des Soviétiques), sans relance du processus révolutionnaire l'écart de développement risquait de se creuser, donc la dépendance de s'accroître.

Il faut insister surtout sur le fait que « **La catastrophe** nationale du Grand Bond en avant **est directement imputable** » à un homme, « **au président Mao** » (Fairbank). Grisé par une décennie de relatifs succès (l'Histoire de la Chine populaire jusqu'en 1958 avait été beaucoup moins heurtée que celle de l'U.R.S.S.; le régime avait réussi dans l'ensemble, il avait assuré aux Chinois "le bol de riz en fer", c'est-à-dire le minimum vital pour tous), **le Grand Timonier se laissa entraîner par le rêve d'une "voie chinoise" vers le développement**, par une immense condescendance envers l'Occident et l'U.R.S.S. Puisqu'en quelques années son génie et sa volonté avaient fait de la Chine humiliée un pays à nouveau indépendant, en quelques années il devait être possible de dépasser le reste du monde par la force du volontarisme, de la discipline, du sacrifice, de la ferveur idéologique, du nombre, par le recours au génie de la race chinoise. Fairbank évoque « une sorte de sectarisme nationaliste où l'héritage culturel de la Chine (...) était plus important que les enseignements et le modèle soviétique ». **Mao était devenu totalement mégalomane** à la suite de son succès dans la guerre civile et de dix ans de pouvoir absolu exercé dans l'isolement; mais c'était essentiellement un excellent tacticien militaire et un habile politique. Assez peu instruit, il n'avait guère voyagé et connaissait très mal le monde moderne (depuis 1927 il n'avait vécu que parmi des paysans). **Son ignorance de l'économie était abyssale**: pour ce qui était du développement, il n'avait d'yeux que pour l'industrie lourde et la distinction entre capital, travail et technique lui était inconnue: pour lui, seul le labeur des hommes produisait de la richesse.

Avec l'épisode khmer rouge au Cambodge (1975-1979), auquel je consacre une note à la fin de ce chapitre, le Grand Bond en avant représente l'exemple le plus achevé, au XXe siècle,

du **triomphe absolu de l'utopie et du politique sur la réalité et sur l'économie**. Il se caractérise par le refus des lois, des règles et des normes établies par l'expérience, de l'enseignement des livres et des connaissances accumulées par les générations précédentes, par le mépris des experts: ceux-ci n'étaient perçus et traités que comme les courroies de transmission de la volonté politique du pouvoir, et des diffuseurs de la propagande officielle. Lorsque commença le Grand Bond en avant, l'un des premiers gestes du régime fut de démanteler le bureau des statistiques, qui se trouva rattaché... à l'agence de presse officielle Chine Nouvelle. Le Grand Bond en avant fut **un acte romantique et prométhéen** accompli au prix du sacrifice de toute une population, **une Longue Marche sans issue; un acte millénariste** aussi, car le communisme, la société idéale étaient censées être à la porte: de la souffrance, du cataclysme sortirait l'utopie, le Paradis sur Terre. **Un acte profondément optimiste** enfin, et c'est peut-être le plus terrible: il témoignait d'une croyance absolue en le désintéressement des individus, en la force de l'enthousiasme, en l'idéal, en le progrès.

Le **monolithisme du régime** fit le reste, mélange d'héritages du confucianisme séculaire et du militarisme hérité de la période de prise du pouvoir. Dans le contexte de la campagne anti-droitiers de 1957, la seule possibilité offerte aux **cadres** était d'obéir, même aux ordres les plus absurdes, faute de quoi ils étaient éliminés; de toute façon, dans la tradition chinoise, le fonctionnaire rend des comptes à ses supérieurs, pas à ses inférieurs. De même le **groupe dirigeant** se trouvait soudé à Mao, de gré ou de force, par le succès de cette même campagne, qui s'était faite au nom du Grand Timonier. Ce fut pourquoi il n'y eut pas d'opposition au tournant pris à partir de l'automne 1957.

Mais il faut aussi souligner l'étonnante **docilité de la population**. Ce dernier trait s'explique en partie par la peur et par le fait que le totalitarisme représentait un instrument exceptionnellement efficace de contrôle des masses; en partie parce qu'en Chine le respect de la hiérarchie est une caractéristique mentale répandue, parce que l'avis du groupe prime sur celui des individus, parce que les traditions de résistance constructive au pouvoir sont particulièrement faibles: d'autres héritages du confucianisme, peut-être. La corvée d'État, en particulier, est un service tout à fait normal en Chine: depuis l'Antiquité l'Empereur a disposé de la force de travail des masses paysannes pour la construction des digues, des routes, des monuments de prestige. Enfin, il ne faut pas oublier qu'une partie de la population était reconnaissante au régime du retour de la paix et du "bol de riz en fer", et lui faisait confiance (au début du Grand Bond en tout cas; après, il était trop tard pour réagir); et que les masses paysannes chinoises se sentaient flattées par l'anti-intellectualisme militant affiché par le régime. Fairbank a ce commentaire: « la vie politique de la Chine, en reposant sur la paysannerie, se trouvait ramenée au niveau de la rudesse et de l'ignorance paysannes ».

Le Grand Bond en avant commença par des mesures de **décentralisation** de la planification et de la gestion: une grande partie du personnel des ministères centraux fut expédié aux quatre coins du pays, il n'y avait plus personne à Beijing pour contrôler ce qui se passait en province. En même temps le régime mettait l'accent sur **le renforcement du rôle dirigeant du Parti** dans les usines et les coopératives rurales. Le Parti gardait sa puissance, mais il n'était plus là pour encadrer la société: son rôle était désormais d'entretenir la tension révolutionnaire, les masses devenaient l'acteur principal de la Révolution, en contradiction avec tous les principes du léninisme. De toute façon, le P.C.C. éclata en une série de coteries régionales. Une "émulation" génératrice de désordres régnait entre les différents centres de pouvoir régionaux et locaux, contraints à rivaliser de volontarisme pour ne pas apparaître tièdes, timorés; cela explique aussi que les cadres les plus prudents aient été éliminés au profit des plus activistes.

Alors **Mao déchaîna le "vent communiste"**, à coups de déclarations délirantes sur l'enthousiasme "rouge" et la volonté des masses, de slogans subtils (« Les communes populaires, c'est bien ») rabâchés par la presse, flottant sur les banderoles, hurlés par les masses dans les meetings. Ce fut en mai 1958 que l'expression "Grand Bond en avant" fit son apparition; l'objectif fixé était de rattraper en quinze ans la Grande-Bretagne (les dirigeants chinois en avaient une image quelque peu anachronique de puissance impériale puissante et arrogante, héritée du Shanghai des années 1930...). Le Grand Timonier parcourait le pays dans tous les sens; partout où il passait, la frénésie redoublait.

Le plan de douze ans pour les campagnes fit sa réapparition, sous une forme encore radicalisée. En 1958-1959, le régime (ou plutôt les différents centres de pouvoir) lança, dans l'improvisation et le désordre le plus total, **un programme babylonien** de construction de canaux, de digues, de barrages, de reboisement, de lutte contre les insectes et les oiseaux, etc. (en quelques mois les moineaux furent à peu près éliminés des plaines chinoises, avec les conséquences écologiques désastreuses que l'on imagine; la population était mobilisée jour et nuit pour les effrayer avec des crécelles jusqu'à ce qu'ils tombassent de fatigue!) « Le G.B.A. avait lancé à l'assaut des champs des compagnies et des régiments entiers de fermiers, la houe à l'épaule et le panier sur le dos, qui avançaient en formation, avec tambours et drapeaux, et portaient en guerre contre la nature récalcitrante, d'une manière toute militaire » (Fairbank). **Les villages étaient devenues des espèces de grandes casernes**; les paysans étaient censés prendre leurs repas dans des cantines pour libérer du temps et des bras; tandis que pour plus de sécurité on détruisait leurs maisons sous prétexte de "rationalisation " de l'habitat, on les envoyait en "brigades" sur des champs qu'ils ne connaissaient pas: le "lien territorial" entre le paysan et le champ était rompu.

Chaque province, chaque région était sommée d'assurer son autosuffisance: forme classique d'un des types les plus répandus d'utopie, celui de la communauté autarcique¹. Ce fut ainsi qu'à partir de 1958 (en avril officiellement) les coopératives furent réunies en d'immenses **communes populaires**, 26.500 au total, dont les plus grandes regroupaient jusqu'à 300.000 personnes, et au sein desquels les anciens villages n'étaient plus que les "brigades". Sommées d'être totalement autonomes (y compris pour l'enseignement et les prestations sociales), les communes populaires se mirent notamment à construire **une industrie lourde à la campagne**, des milliers de haut-fournaux et briqueteries artisanales: version chinoise radicale du rêve stalinien de fusion du prolétariat ouvrier et paysan (« **marcher sur les deux jambes** », disait l'un des slogans de l'époque). Il n'était pas question de faire appel à des spécialistes pour leur édification: le génie du prolétariat, libéré désormais des entraves, y pourvoierait. Enfin, dernier aspect caractéristique de l'utopie, il était question de parvenir dans les plus brefs délais à la distribution gratuite des denrées essentielles (la nourriture, on l'a vu; les semences aussi), c'est-à-dire à l'**abolition de l'argent**. L'acharnement contre les mécanismes de l'économie alla jusqu'à la fermeture des marchés ruraux, remplacés par des points d'échanges situés aux centres administratifs des communes, soit bien moins d'un par village. L'égalitarisme poussé à l'extrême aboutit à la disparition de toutes les incitations financières ou en nature, remplacées par des stimulants moraux (tableaux d'honneur, etc.). Les lopins individuels disparurent; il y eut, comme en Russie à l'époque de la guerre civile, des cas de collectivisation sauvage des effets personnels (vêtements, lunettes, etc.) par des foules en délire.

Le peuple entier fut mobilisé quotidiennement, jusqu'à l'épuisement, car aucun financement n'avait été prévu; le régime ne comptait que sur la force du nombre. On crevait de faim aux interminables meetings, aux tâches supplémentaires qui prenaient tout le temps libre; on devenait fou de fatigue, de manque de sommeil. En décembre 1958, une directive de ce qui restait de Comité central enjoignait aux cadres ruraux de laisser à leurs administrés six heures de repos par jour... À la tension physique s'ajoutait la tension politico-idéologique entretenue par diverses "campagnes de masse" tout aussi brutales que celles des années précédentes, lancées

¹ Voyez, dans le cours sur France au XIXe siècle (chapitres 1 et 4), les réflexions sur les couvents saint-simoniens, les phalanstères, et aussi tous les mouvements "communalistes" dont la Commune de Paris n'est qu'un exemple, d'ailleurs imparfait car incarné dans l'urgence. J'y renvoie aussi aux villages quakers ou amish, aux communautés mennonites, etc., que j'évoque au chapitre 1 du cours sur les États-Unis, et qui représentent le volet religieux de ce type d'utopie.

Dans toutes ces utopies on retrouve le refus du commerce (perçu comme une activité inutile car non productrice), de l'économie monétaire, des échanges avec l'extérieur (facteurs de dissolution du groupe), de toute autorité supra-communautaire; le retrait physique et intellectuel de la société, qui peut aller jusqu'à l'installation dans un quelconque désert du nouveau monde. L'utopie communautaire est aussi une utopie du contrôle social: à l'intérieur du phalanstère, de la communauté amish, le contrôle du groupe sur les individus est absolu ou tend à l'être, le conformisme idéologique ou religieux aussi: il n'existe aucun espace de non-conformité, et même d'autonomie de l'individu. La seule manifestation possible de contestation de l'utopie, c'est le départ, volontaire ou non, c'est-à-dire la rupture de tous les liens sociaux. En Chine, cela même n'était pas possible: la seule forme de retrait du groupe, c'était la mort.

par exemple sous prétexte d'alphabétisation. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que l'on ait assisté à des scènes d'hystérie collective.

La presse multipliait les statistiques faramineuses, issues d'informations invérifiables venues de province; du coup, les prévisions et les objectifs aussi s'emballèrent (il était question d'un doublement de la production d'acier en un an, d'un triplement de la récolte de riz en sept ans). Parmi ceux qui se distinguèrent par leurs excès verbaux, Liu Shaoqi et aussi Chen Boda, l'ancien secrétaire particulier de Mao. Il y eut aussi un retour brutal au **discours nataliste** le plus simpliste: « **une bouche, c'est deux bras** ». En 1959 pourtant, il apparut que la récolte de l'automne 1958 avait été très mauvaise, en partie du fait de la désorganisation générale des échanges et des digues et canaux (et des résistances des paysans qui abattirent leurs basses-cours et leurs buffles); en partie parce que la technique n'avait pas suivi l'enthousiasme révolutionnaire (en particulier, la qualité du métal qui sortait des haut-fournaux ruraux était déplorable, quand il en sortait — lorsqu'il n'y avait pas de matières premières et qu'il fallait "faire du chiffre", le métal fondu était parfois celui des ustensiles de cuisine des paysans, censés de toute façon prendre leurs repas en commun, et faute de bois on y brûla parfois les portes et les charpentes des maisons!); en partie parce qu'au moment des récoltes les paysans étaient occupés à gesticuler dans les meetings ou à construire des usines rurales...

Circonstance aggravante, une partie de la récolte de céréales fut confisquée et vendue à l'étranger pour rembourser la dette contractée envers les Soviétiques et pour acheter des équipements pour l'industrie lourde! (Les projets conjoints avec l'U.R.S.S. suivaient leur cours). Dans certaines régions la quantité de céréales disponible pour la nourriture des paysans baissa de 50%, de 80%... Ce fut alors que commença la **famine**.

Mais, face aux oppositions croissantes (qui s'exprimèrent notamment au VIII^e plénum du Comité central, en décembre 1958), **le régime choisit la fuite en avant**. Les prévisions officielles furent révisées à la hausse. Pour ne pas assumer l'échec, Mao démissionna de la présidence de la République (il n'y avait plus personne sur le trône impérial¹); les quelques tentatives pour restaurer une organisation administrative sombrèrent dans les luttes entre factions, qui se traduisirent par un redoublement du radicalisme verbal de la part d'à peu près tous les acteurs. Il faut dire que depuis huit ans le seul discours politique autorisé était un discours révolutionnaire extrémiste; dans ces conditions, sauf à perdre toute légitimité, **il était à peu près impossible de s'opposer autrement que par la gauche**, par des raffinements de maximalisme et de simplisme. Au cours de ces luttes au sommet, Mao émit une menace qu'il mit à exécution au moment de la Révolution populaire: s'adressant aux militaires, il déclara: « si vous, l'Armée de libération, ne me suivez pas, je soulèverai une Armée rouge ». Ayant éliminé

¹ Liu Shaoqi assumait la présidence.

ses principaux critiques en août 1959, **Mao relança le Grand Bond en avant**, étendant même aux villes le système des communes populaires...

De toute façon le **mouvement était devenu incontrôlable**: les communes populaires et les brigades rivalisaient d'émulation et de sacrifices, car tout le monde était terrorisé; les "statistiques" étaient délirantes (et tout le monde essayait de les dépasser), l'information ne circulait plus. La famine reprit et s'aggrava en 1960 (la rupture avec l'U.R.S.S. aggrava les choses en empêchant les importations). **Le pouvoir attendit janvier 1961 pour changer de politique**, sous la houlette d'un triumvirat composé de Lui Shaoqi, Deng Xiaoping et Peng Zhen, président du comité du Parti de Beijing; Mao restait en retrait, remâchant sa rage. Mais **jamais**, jusqu'à l'ère Deng Xiaoping, **le régime ne reconnut officiellement l'échec du Grand Bond en avant**; dans les années suivantes, il y fut toujours fait référence dans le discours officiel.

Le **bilan** du Grand Bond en avant est impossible à établir avec précision; le régime a tout fait pour masquer le désastre, allant jusqu'à interdire le port de brassards de deuil. Les très rares Occidentaux présents en Chine ne se rendirent compte de rien; c'étaient essentiellement des diplomates et la province leur était pratiquement interdite. D'ailleurs, la famine ne fut pas très spectaculaire: le pays était trop bien tenu en mains, au moins à l'échelle locale, pour que les cadavres s'accumulassent au bord des routes. Le chiffre de 30 millions de morts, cité habituellement, est peut-être à majorer¹; il faut y ajouter un déficit démographique supérieur à 50 millions de personnes — un bilan aussi lourd que celui de la seconde guerre mondiale en Europe, le tout sur trois ans au lieu de six, ce qui fait du Grand Bond en avant, de très loin, **la plus grande catastrophe jamais provoquée par un homme** ou un petit groupe lié par l'intérêt et l'idéologie². On estime que la famine de 1959-1961 est la plus grave de l'Histoire. On a quelques renseignements plus précis à l'échelle locale: on sait par exemple que certains districts du Sichuan ont perdu le quart de leur population. On sait aussi que la production industrielle a baissé de 43%; et ces chiffres ne tiennent pas compte de l'énergie et des matières premières dépensées en pure perte (certains barrages se rompirent, les haut-fourneaux construits à cette époque furent tous abandonnés par la suite). Bien sûr il reste des traces de cet immense labeur, notamment en matière de drainage; le contraire serait impossible. Mais pour un drain qui sert encore, combien, dessinés en dépit du bon sens, n'ont jamais fonctionné? Et puis, à quel prix...

¹ Le régime Deng en a reconnu vingt (en 1988); le *Livre noir* propose le chiffre de 43 millions de morts.

² Mais le *Livre noir* fait remarquer que le bilan ne fut pas plus sanglant que celui de l'insurrection des Taiping et de sa répression entre 1851 et 1868 (entre vingt et cent millions de morts).

Mao, qui à soixante-neuf ans ressentait peut-être déjà les atteintes de la sénilité, **aurait dû être destitué**. Vivement critiqué durant l'année 1961, il dut faire (à huis clos) une autocritique où il reconnut notamment son incompetence en matière d'économie, perdit tout pouvoir effectif, et quitta même Beijing pour quelque chose qui ressemblait fortement à une résidence surveillée, d'abord dans les "quartiers réservés" des dirigeants près de Beijing, puis dans la région de Shanghai; il en conçut une haine farouche à l'encontre des factions qui s'étaient opposées à ses projets, et même envers ce Parti, nouvelle élite dont il était en train de perdre le contrôle. Seuls Lin Biao et Zhou Enlai le défendirent. **Il fut cependant maintenu à son poste à la tête du Parti**, et figura 63 fois à la une du *Quotidien du Peuple* dans l'année 1961; les critiques ne dépassaient pas le sérail communiste. C'était que **le culte de la personnalité était allé trop loin**, bien plus loin qu'en U.R.S.S. sous Staline; les dirigeants eurent peur que la population ne se révoltât si on lui révélait la vérité sur le Grand Timonier, et que le régime tout entier fût délégitimisé par l'élimination de son fondateur. Et puis, très divisés, ils avaient besoin d'une référence commune, de quelqu'un dont ils pussent se réclamer; et Mao était la seule figure "historique", "fondatrice" du communisme chinois.

Très imprudemment, le régime procéda même à une radicalisation du culte Mao, que l'on croyait définitivement inoffensif. Ce fut à cette époque que le maréchal Lin Biao, ministre de la Défense, fit compiler, au départ pour les soldats, le fameux ***Petit Livre rouge***, recueil de citations du Grand Timonier, que durant la Révolution culturelle tout Chinois était censé porter sur lui. Par ailleurs Lin Biao fit abolir les insignes des officiers et remit à l'honneur le système des commissaires politiques pour contrôler la pureté idéologique à tous les échelons de la hiérarchie militaire: l'utopie n'était pas morte.

C) La rupture avec l'U.R.S.S. et ses conséquences.

Ces années furent marquées également par un grand activisme en matière de politique extérieure. Jamais, bien entendu, l'**armée** ne fut touchée par les errements du Grand Bond en avant; elle resta à l'écart, protégée et choyée, et jamais on ne lui imposa rien d'antiéconomique. Le **programme nucléaire**, lancé en 1956, se poursuivit; il aboutit à une première explosion nucléaire en 1964. Mao n'attendit pas cette date pour évoquer régulièrement l'emploi de la **bombe atomique** comme l'une des modalités légitimes de la lutte des classes à l'échelle mondiale. C'était l'époque où le Grand Timonier stigmatisait le « tigre de papier » américain, dont les armes nucléaires n'arriveraient jamais à bout de la population chinoise...

Le discours du Grand Timonier s'éloignait de plus en plus, par sa radicalité et ses accents belliqueux, du discours khrouchtchévien. **Mao refusait l'idée** khrouchtchévienne **d'un**

"passage pacifique au socialisme" et d'une coexistence pacifique entre les deux blocs: il développa, au moment de son second et dernier voyage à Moscou en novembre 1957, la formule célèbre selon laquelle « le vent d'est l'emporte sur le vent d'ouest », ce qui signifiait qu'à l'heure du sputnik et du Grand Bond en avant, c'est-à-dire de progrès décisifs pour la Révolution, tout rapprochement avec les États-Unis était inutile et constituait même une trahison — "suivez mon regard". La seconde série de bombardements sur Quemoy et Matsu eut lieu en plein Grand Bond en avant et en pleine détente, en août 1958; à la suite de l'arrivée de la VIIe flotte américaine dans le détroit de Formose, le régime mobilisa 220 millions de miliciens ruraux, certes dépourvus d'armes. Mao n'avait que mépris pour la mollesse, le manque de volonté révolutionnaire des dirigeants soviétiques: l'Empereur rouge, pour qui le pouvoir devait être absolu ou ne pas être, ne comprit pas le pacte post-stalinien de limitation de la violence¹, il interpréta les événements d'U.R.S.S. comme la marque d'un "révisionnisme" inacceptable, et surtout comme une capitulation devant le capitalisme.

Il faut dire aussi que **Mao avait peur d'être sacrifié sur l'autel de la détente**, d'être éliminé au profit d'une équipe "khrouchtchévienne"... Il refusait, bien entendu, toute forme de déstalinisation et continuait à faire l'éloge de "l'homme d'acier". Inversement le Grand Bond en avant renforça le mépris de Khrouchtchev pour Mao, qu'il prenait pour un aventurier stupide et incapable, et son inquiétude devant l'agressivité et le caractère incontrôlable des maoïstes à l'heure de la détente; de plus, dans la perspective des conflits de légitimité internes au marxisme-léninisme, le Grand Bond en avant, s'il réussissait, risquait de faire apparaître l'U.R.S.S. comme retardataire sur la voie du communisme.

Au-delà, Fairbanks insiste sur l'idée que **la Russie**, somme toute, **a toujours eu une influence limitée sur la Chine**, bien plus limitée que celle des États-Unis par exemple. « La jeunesse chinoise n'avait jamais été élevée dans les collèges orthodoxes russes. La seconde langue de la classe supérieure chinoise était l'anglais et non le russe ». Et puis les conseils de Staline dans les années 1920 et 1930 avaient été désastreux... Les Occidentaux, obsédés par le caractère mondial et en apparence monolithique du mouvement communiste, eurent du mal à percevoir ces enjeux.

Les Chinois commencèrent par des attaques indirectes, par exemple contre Tito ("produit de l'impérialisme" avec lequel Khrouchtchev venait de se réconcilier); ils se posaient en chefs de file de l'antiimpérialisme et critiquaient la politique de collaboration avec les bourgeoisies nationales que les Soviétiques les avaient forcés à adopter au moment de Bandoeng. En Irak, en juillet 1959, la faction prochinoise du Parti communiste local déclencha un coup d'État, qui fut réprimé dans le sang. Dans toute l'Asie les partis communistes se scindaient en factions pro-

¹ Voyez le cours sur l'U.R.S.S., chapitre 4 (et chapitre 6 pour la coexistence pacifique).

chinoises et pro-soviétiques. En novembre 1959, Khrouchtchev fit en Chine une visite des plus houleuses (rien n'en parut en public, évidemment); ce fut vers cette époque que l'U.R.S.S. cessa son aide au programme nucléaire chinois.

En juillet 1960, ce fut la rupture: l'U.R.S.S. mit fin à son aide économique et technique et retira brutalement ses conseillers (1390 officiellement, sans doute une dizaine de milliers), déjà à vrai dire complètement marginalisés; les étudiants chinois furent expulsés d'U.R.S.S. Présent au XXe Congrès du P.C.U.S. en U.R.S.S. en 1962, Zhou Enlai déposa ostensiblement une couronne sur la tombe de Staline. Les dirigeants chinois radicalisèrent leur discours, dénonçant par exemple le "capitulationnisme" des Soviétiques au moment de la crise de Cuba, et plus généralement leur "révisionnisme"; ils les accusaient d'avoir "trahi la Révolution mondiale". **En 1963, la rupture était publique** et connue du monde entier. De tous les pays où les communistes étaient au pouvoir seule l'Albanie s'aligna sur la Chine, par stalinisme et par crainte de la Yougoslavie; la Corée du nord adopta une position de neutralité entre les deux grandes puissances ennemies du bloc socialiste; jusqu'à la chute de Khrouchtchev elle fut plutôt du côté chinois dans la querelle idéologique, mais ne rompit jamais les liens économiques et militaires avec l'U.R.S.S.

Dans le même temps, des incidents de frontière avaient éclaté avec l'**Inde** à partir d'août 1959. En octobre 1962, ils dégénérent en une véritable guerre frontalière dans la région de l'Assam où les délimitations n'étaient pas claires; les troupes chinoises bousculèrent l'armée indienne avant de se retirer sur leurs positions de départ en novembre. C'était un avertissement, "une leçon"; l'Inde était humiliée, mais aussi (indirectement) l'U.R.S.S. dont l'Inde était très proche sur le plan diplomatique (Khrouchtchev avait proposé qu'elle prît la place de la Chine — nationaliste, en 1958 — au Conseil de Sécurité de l'O.N.U...) et qui venait de reculer dans l'affaire de Cuba. Dans les années suivantes, la Chine se fit un allié du Pakistan.

Il faut dire que **le Tibet**, pays réannexé par la Chine en 1950 mais proche de l'Inde par la culture et dans la mouvance de l'Inde britannique durant la période de l'indépendance de fait (1911-1950), et où le joug chinois s'était fait de plus en plus lourd à la fin de la décennie (la collectivisation, lancée en 1956, s'était mal passée, comme la sédentarisation des 40% de nomades), **s'était révolté** en mars 1959¹; le quatorzième dalai-lama (Tenzin Gyatso, né en 1935, investi en 1950, prix Nobel de la paix 1989) s'était réfugié en Inde et des milliers de Tibétains avec lui, dont une bonne part de la mince élite cultivée. La répression fut terrible, elle tourna au génocide culturel: ce fut alors que les monastères commencèrent à être systématiquement détruits; le *Livre noir du communisme* assure que 10 à 20% de la

¹ Ce fut la "révolte des Khampas", du nom des guérilleros tibétains.

population tibétaine furent tués (le Grand Bond en avant aidant: on planta du blé à la place de l'orge des hauts plateaux, pour "faire chinois"¹, et les résultats furent catastrophiques). De plus en plus de colons Han s'installaient au Tibet; le tibétain fut interdit dans l'enseignement jusqu'en 1979. Bref, l'une des oppressions coloniales les plus extrêmes du XXe siècle.

Le régime maoïste commença à mener **une politique très volontariste dans le tiers-monde**, notamment par le biais du mouvement des non-alignés (mais celui-ci était déjà sur la pente de l'échec): elle promouvait une "voie chinoise", indépendante des blocs et censée être plus respectueuse des indépendances nationales, et des gens, que la voie soviétique. N'oubliez pas que presque aucune nouvelle de l'échec du Grand Bond en avant n'avait percé à l'étranger! Il y eut notamment des tentatives pour s'attirer des sympathies en Afrique noire où Zhou Enlai fit une grande tournée en 1963-1964; plus de quarante pays africains reconnurent la R.P.C. dans les années 1960; la Chine se lança dans la construction de stades, palais de la Culture, etc., qui contribuent aujourd'hui à l'élégance architecturale bien connue de certaines capitales africaines. Elle s'attira notamment l'amitié de la Guinée de Sékou Touré, du Tanganyika (devenu la Tanzanie après 1965) de Julius Nyerere. Elle envoya des instructeurs et quelques capitaux, reçut des étudiants africains — ils gardent des souvenirs terribles du racisme des Chinois. Dans la guerre civile qui suivit l'indépendance du Congo belge, elle soutint Patrice Lumumba, assassiné en février 1961, puis les séparatistes de Stanleyville (aujourd'hui Kisangani). Les résultats furent limités: aucun pays africain n'adopta le modèle chinois de développement ni la pensée Mao Zedong.

Enfin la Chine chercha à se rapprocher des puissances qui essayaient de maintenir leur autonomie dans le conflit des deux blocs: ce fut ainsi que **la France reconnut la Chine populaire** en janvier 1964. Cela n'eut d'effets que symboliques à court terme, d'autant plus que bientôt la Révolution culturelle vint à nouveau couper la Chine du monde extérieur.

Tout ceci s'accompagnait d'une intense (et impayable) propagande "tous azimuths", par le biais de Radio-Beijing et d'officines locales. Le ton martial de ces officines ne pouvait qu'accroître l'inquiétude que suscitait la Chine.

III-Les dérives du maoïsme (bis): la Grande Révolution culturelle.

A) Les prodromes.

¹ Seule la Chine du sud et du centre est une Chine du riz. Dans les plaines du nord, on cultive surtout du blé.

Dans les quatre années qui suivirent le Grand Bond en avant, l'équipe au pouvoir rétablit à peu près la situation. On en revint à une gestion centralisée de l'économie, à la soviétique. Il fallut acheter des céréales à l'Australie et au Canada; plus jamais la Chine ne fut autosuffisante dans le domaine alimentaire. Les communes populaires subsistèrent, mais on démantela les plus immenses et on donna plus d'autonomie aux brigades, qui devirent usufruitières de leurs terres et ne dépassaient plus 20 à 30 familles, soit un hameau ou un quartier de village. On rétablit les stimulants matériels et les marchés villageois; les lopins privés réapparurent; dans certaines régions il y eut même un début de décollectivisation (ce fut à cette occasion que Deng Xiaoping prononça la phrase célèbre, révélatrice de son pragmatisme économique et qui resservit beaucoup dans les années 1980: « peu importe qu'un chat soit blanc ou noir, pourvu qu'il attrape les souris »). Ces acquis très importants ne furent pas remis en cause dans les années de la Révolution culturelle: en Chine, **la collectivisation "dure" dans les campagnes n'a duré que dix ans**, de ce fait le monde rural chinois n'a pas été détruit comme la paysannerie soviétique. Pour l'industrie, on revint à une organisation de type stalinien. La politique démographique redevint antinataliste; on en était quand même à 715 millions de Chinois en 1965, malgré les terribles pertes du Grand Bond en avant. On assista aussi à une ébauche de dégel culturel.

Mao attendit que la situation économique fût rétablie, en resserrant les liens de sa clientèle, du clan de ses fidèles: essentiellement Lin Biao (chef de l'armée, qu'il s'employait à fanatiser: j'ai évoqué plus haut le *Petit Livre rouge*) et un groupe d'intellectuels radicaux de Shanghai, parmi lesquels son secrétaire Chen Boda, qui écrivait les discours de Mao et aussi ses poèmes¹, et sa quatrième et dernière femme, Jiang Qing (Li Weifen, 1913-1991), une ancienne actrice de cinéma qu'il avait épousée à Yan'an. Cette faction maoïste se heurta vite à Liu et à Deng: les premières tensions eurent lieu à l'occasion d'une **"campagne pour l'éducation socialiste"** lancée en 1963 par le clan de Mao. La campagne n'amena guère de bouleversements au sommet, mais la mèche de la Révolution culturelle était allumée: **la jeunesse chinoise devenait l'enjeu des luttes de pouvoir**. Elle était nombreuse (40% des Chinois avaient moins de vingt ans), facile à influencer, en état de "surchauffe idéologique" permanente, complètement abruti de culte du Grand Timonier — d'autant plus qu'elle n'avait rien connu d'autre que le maoïsme et que le pays était totalement fermé; son éducation n'avait été qu'un long bourrage de crâne antiintellectuel, notamment durant le Grand Bond en avant, et on lui avait rebattu les

¹ Mao ne posait pas réellement à l'intellectuel, notion qui n'a pas de sens en régime communiste, ni même réellement au créateur artistique au sens occidental, individualiste de ce terme. Disons que les compétences du monarque devaient embrasser tous les secteurs de l'existence — une idée que Néron avait déjà appliquée à la vie artistique de son temps.

oreilles des exploits héroïques de ses aînés durant la Longue Marche et la guerre contre les Japonais: elle rêvait de faire sa propre Révolution.

Liu Shaoqi et ses alliés avaient de très fortes positions dans l'appareil: Mao était de plus en plus conscient qu'il ne pouvait plus compter sur le Parti pour reprendre le pouvoir; il lui fallait le contourner, le neutraliser, voire le détruire. **Il lui restait le magistère de la parole**, l'arme du verbe révolutionnaire, car était difficile à ses adversaires faire taire ou de censurer le Grand Timonier à partir du moment où tous avaient accepté que Mao continuât à être le symbole du régime); l'arme de l'idéologie aussi, puisque le régime avait la "pensée Mao Zedong" pour référence principale. **Le drame de la Chine, c'était que la "ligne générale" s'incarnait dans une icône bien vivante**, objet de la dévotion officielle. Ce fut ainsi qu'en pleine période de normalisation économique, Mao, par le biais de circulaires et de ses rares interventions publiques, parvint à relancer la dynamique des campagnes de masse et des purges, appelant à la vigilance envers le "révisionnisme" soviétique, rappelant la nécessité brûlante de la lutte des classes, dénonçant les "valeurs bourgeoises" et le féodalisme dans la culture, avec des déclarations où éclatait sa haine des intellectuels: « chassons des villes les chanteurs d'opéra, les poètes, les dramaturges, les hommes de lettres, envoyons-les à la campagne. S'ils n'y vont pas, ils ne mangeront pas ». En décembre 1964, l'écrivain Mao Dun fut relevé de son poste de ministre de la Culture, et ses œuvres furent purgées.

On était alors vers 1963; la propagande officielle exaltait la **"brigade modèle" de Dazhai** dans le Shaanxi, censée fonctionner sur un mode plus "socialiste" (égalitarisme dans les rémunérations, quasi-absence d'activités productives privées) mais dont les performances étaient honteusement truquées, ainsi que le bruit en courut dès cette époque dans le but de déconsidérer Mao; et le **soldat Lei Feng**, figure sulpicienne du dévouement et de l'obéissance fanatique et martyr du régime, écrasé en service commandé. Tout le pays était censé se mettre à leur école. Dès 1963, des millions de personnes commencèrent à être envoyées de force à la campagne. En 1964, la "campagne pour l'éducation socialiste" évolua en un mouvement contre les excès de pouvoirs des cadres du Parti dans les campagnes: même si cette dérive fut davantage exploitée par Liu Shaoqi que par Mao, cela montrait qu'il existait dans le pays un potentiel de mécontentement à exploiter contre le Parti. Ce potentiel était particulièrement important au sein de la jeunesse instruite, déçue de la place que la société lui réservait (beaucoup de postes intéressants étaient bloqués par les vétérans de la lutte pour le pouvoir, encore loin de l'âge de la retraite); tout particulièrement parmi les jeunes issus des filières "travail-études" créées dans les années 1950: en théorie, ces filières dispensaient un enseignement des plus maoïstes et

¹ Pour cette expression voyez le cours sur la Russie, chapitre 2, dans les passages sur les luttes pour la succession de Lénine.

formaient une élite prolétarienne; en réalité, elles étaient méprisées par ceux qui sortaient du système éducatif "classique" ou des écoles de cadres du Parti.

B) Le déchaînement¹

La **Grande Révolution culturelle prolétarienne** dura trois ans et demi, de novembre 1965 à avril 1969, mais on n'osa pas véritablement la remettre en cause jusqu'à la mort de Mao en 1976: ce fut, pour la Chine, **une décennie perdue**. L'événement fut inédit dans l'Histoire par son ampleur, son imprévisibilité, la place qu'y occupèrent les adolescents². Elle a laissé bien plus de souvenirs terribles que le Grand Bond en avant, bien que la production n'ait pas baissé

¹ Le meilleur témoignage en français sur cette période (plus précisément sur les années 1967-1969, mais les analyses initiales sur les causes de la Révolution culturelle sont passionnantes aussi: *Les habits neufs du président Mao*, de Simon Leys, publié en 1970.

² Ce n'était pas la première fois que la jeunesse était ainsi utilisée; mais c'e fut en Chine que cette exploitation, cette instrumentalisation de la jeunesse alla le plus loin. Rappelez-vous Pavel Morozov (voyez le cours sur l'U.R.S.S., chapitre 3); rappelez-vous aussi que le fascisme italien fut d'abord un mouvement de jeunes gens en colère (avec beaucoup de soldats fraîchement démobilisés — juvénile chair à canon chauffée à blanc durant quatre ans, rejetée par la paix, sans travail, sans avenir), et que l'hymne des Chemises noires s'appelait *Giovinazza*. La jeunesse joua aussi un rôle majeur dans la terreur nazie en 1930-1933. Même le franquisme, ce régime qui paraît être né vieux, s'est appuyé à ses début sur la jeunesse, notamment la Phalange espagnole (vite placée sous contrôle de forces bien plus réactionnaires, il est vrai). À ce sujet, quelques lignes de Bernanos (extraites des *grands cimetières sous la lune*, ouvrage publié en 1938):

« Comme la plupart des villes d'Espagne, la capitale de Majorque [où Bernanos assista à la terreur franquiste à l'été 1936] appartenait aux enfants. Six semaines après l'avènement des croisés militaires, elle semblait leur appartenir davantage car armés de fusils de bois, précédés d'une clique, les joueurs de billes mobilisés défilaient gravement sur les chaussées désertes. Ils jouaient au soldat, me disais-je. Mais lorsque les grands frères reviennent chaque soir d'expéditions mystérieuses, qu'il arrive à tout le monde de rencontrer au coin des chemins, sous les mouches, un cadavre à la tête éclatée, le dos contre le talus et qui porte gravement sur le ventre la moitié de sa cervelle rose, le héros n'est pas le soldat mais le policier. On vit alors les anciens joueurs de billes devenir gendarmes auxiliaires, échanger leurs fusils de parade contre des matraques de caoutchouc, alourdies d'un peu de plomb, eh bien, oui! Riez tant que vous voulez, la terreur est la terreur, et si vous aviez vécu au temps de Maximilien Robespierre, en qualité de suspect, c'est-à-dire de bête à police, pour laquelle la plus vague dénonciation est un péril de mort, vous auriez peut-être frémi au passage des carmagnoles de treize ans.

(...) Ce point de l'île n'est guère fréquenté par les amateurs (...). Aussi n'est-ce pas sans surprise que les gens du village virent s'y abattre une douzaine de ballilas, mais ils n'en laissèrent naturellement rien paraître, vous pensez bien. L'un de ces marmots se baigna tout nu. Républicains ou non, les Palmesans sont prudes et une grand-mère crut l'occasion bonne de se délier un peu la langue. Elle traita le marmot d'effronté. Au coup de sifflet du chef, les gardes accoururent, et sans beaucoup de zèle, arrêtrèrent la sacrilège. Ses compagnes protestèrent tandis que les hommes, toujours à l'écart, continuaient de fixer leurs pipes. C'est à ce moment que les petits policiers décidèrent de débayer le terrain à coups de matraque. Vous voyez le spectacle d'ici: les vieux, rouges de colère, clopinant devant ces gamins dont aucun d'eux n'eût d'ailleurs osé tirer les oreilles, puis s'efforçant, à cause des femmes, de reprendre un maintien digne, de ralentir le pas, et sautillant de nouveau, chaque fois que le cylindre de caoutchouc s'abattait sur leur fesses. Quelques-uns pleuraient de rage. Force enfin dut rester à la loi.

Braves petits, direz-vous. Mon Dieu, oui, braves petits! Ils étaient de braves petits avant qu'en en eût fait des nains, des hommes nains, avec les haines de l'homme mûr dans un corps de nain. Mais je suis tranquille: l'entreprise va se poursuivre, non tant par la malice des êtres que par la logique des choses. Il serait étrange que les nationalismes autarchiques n'exploitassent pas à fond l'enfance ainsi que n'importe quelle matière première ».

beaucoup (le mouvement fut essentiellement urbain; les usines ne furent pas des cibles privilégiées) et que le pays n'ait pas connu une famine comparable à celle de 1959-1961: il y eut "seulement" un à trois millions de morts dûs à la Révolution culturelle proprement dite (dont beaucoup par suicide)¹, cinq ou dix au total en comptant les effets de la famine, quand même, du désordre et de la répression lorsque Mao décida d'arrêter le mouvement. Mais on estime que cent millions de personnes au bas mot y furent mêlées; les Chinois en gardent le souvenir d'humiliations sans nombre, d'un temps d'anarchie et de sauvagerie absolues. Pour l'humanité entière, elle témoigne de la barbarie qui peut couvrir sous la civilisation lorsque l'on perd de vue les notions de démocratie, de consensus, de respect de l'autre et du droit. Plus éloignée de nous dans l'espace, sinon dans le temps, que l'horreur nazie, elle mérite la même attention, et n'a pas à être reléguée parmi les "dérives" aberrantes d'une idéologie fatiguée: elle est, à égalité avec les camps nazis et le Grand Bond en avant, l'incarnation même de l'utopie mise en œuvre.

On peut lire la Grande Révolution culturelle prolétarienne comme une **lutte de factions** qui prit des chemins imprévus et se termina par la subversion du Parti tout entier, un « coup d'État de masse » selon J.M. Domenach. Mais il ne faut pas en éliminer les **aspects idéologiques**: même si l'on fait une large place au cynisme de Mao, il n'en reste pas moins qu'il a trouvé des troupes pour mener son entreprise, et ces troupes étaient menées par le fanatisme idéologique.

Ce fut **une tentative de l'Empereur rouge**, pris dans une contradiction dramatique entre le caractère monarchique du régime et ses propres ambitions (sincères ou non) de n'être que l'expression directe de la volonté des "masses", **pour éliminer les intermédiaires entre lui-même et le peuple** (le peuple, c'était Mao, Mao, c'était le peuple: entre l'un et l'autre il ne pouvait y avoir que des parasites), **pour éviter la réapparition des "mandarins"**: l'un des objectifs principaux de Mao a toujours été d'éviter la cristallisation d'une nouvelle classe dirigeante qui pouvait faire écran entre lui et les masses, et donc porter ombrage à son pouvoir absolu et à la poursuite de la dynamique révolutionnaire jusqu'à l'incarnation de l'utopie (ce qu'il appelait "la Révolution permanente", "la Révolution dans la Révolution").

On y trouvait à nouveau **une forme exaspérée du millénarisme communiste**, l'idée de l'homme nouveau et de la table rase, le rêve de la proximité immédiate d'une société communiste parfaitement égalitaire — construite par la liquidation des ennemis du peuple. On y retrouvait enfin **le refus de la gestion au nom du volontarisme révolutionnaire**, la foi romantique dans la force de la mobilisation populaire, dans l'action des masses ("la dictature des masses") que Mao espérait canaliser sans médiation grâce à son charisme, grâce son mandat céleste; **l'idéal d'un surhomme communiste dont toute la vie serait occupée par la politique** et dont le

¹ Le *Livre noir* donne le chiffre de 400.000 à 1.000.000 victimes directes.

dévouement à la communauté serait absolu. Ce dernier aspect, cependant, était moins accentué qu'à l'époque du Grand Bond en avant. Le délire idéologique ne se traduisit guère au niveau des usines et des champs: on laissa les producteurs à peu près tranquilles.

En novembre 1965, **Mao fit un retour spectaculaire sur la scène politique**, sans quitter sa retraite de Chine centrale, mais avec l'appui de l'Armée rouge de Lin Biao qui se livra à un véritable coup d'État larvé à Pékin. Il obtint le renvoi de certains "révisionnistes" (opposants): en novembre 1965, le chef de l'état-major; en avril 1966, le maire de Beijing, Peng Zhen, qui fut innocenté dans son fief, mais condamné lors d'un second procès à Shanghai. Ce fut alors que les événements se précipitèrent et devinrent de plus en plus difficilement compréhensibles aux observateurs étrangers. En ce même mois d'avril 1966, **Mao regagna Beijing en traversant le Yangzi à la nage**: à soixante-treize ans, il confirmait ainsi sa bonne santé physique et donnait l'image d'un leader surhumain (peu de Chinois savent nager).

« D'après les photos où l'on voit sa tête émerger de l'eau, Mao ne nageait ni le crawl, ni la brasse indienne, ni le dos crawlé, ni la brasse papillon, mais nageait à sa façon, debout tout droit dans l'eau — et non sur l'eau. Il fut chronométré à une vitesse étonnante » (Fairbank).

En juillet 1966, le Grand Timonier déclencha une grande offensive contre le révisionnisme idéologique; mais elle prit un chemin très différent des précédentes. À partir d'août, ce fut le déchaînement des **gardes rouges**, au départ des collégiens et étudiants (recrutés à partir de la sortie des classes, en juin, et issus bien sûr des milieux privilégiés — en Chine les étudiants font partie de l'*establishment*: ce sont les enfants des dirigeants et des cadres, les futurs mandarins). Mao était pour eux à la fois un chef rebelle, l'incarnation de la révolte contre les forces réactionnaires, et l'Empereur, le monarque absolu, celui à qui il était légitime d'obéir. On attribue à un garde rouge, en 1966, cette formule (citée par Mao): « c'est par obéissance que je me révolte ». Cela donnait au Grand Timonier un statut exorbitant que souligne bien Fairbank: « le pouvoir exceptionnel conféré à Mao lui permettait de faire pratiquement tout ce qu'il voulait (...). **C'était comme si Dieu s'amusait à faire de la politique**. Toutes les cartes étaient de son côté ».

Brandissant le *Petit Livre rouge*, les gardes rouges se rassemblèrent par millions à Beijing, avec l'appui logistique de l'armée (à six ou huit reprises selon les sources, entre août et novembre); dix millions d'adolescents au total participèrent au mouvement — en revanche les masses populaires proprement dites ne jouèrent qu'un rôle tout à fait mineur dans la Grande Révolution culturelle prolétarienne. Ces grands meetings se firent en présence des télévisions, ce qui explique qu'en Occident on entendit beaucoup plus parler de la Révolution culturelle que du Grand Bond en avant. Mao excitait les adolescents par des slogans du type: « **bombardez les**

quartiers généraux », « apprenez la Révolution en faisant la Révolution ». Il les appelait à détruire « les **quatre vieilleries** »: **les idées, les coutumes, la culture, les habitudes** ».

Puis ils prenaient les trains d'assaut (l'armée en mettait d'autres à leur disposition) et déferlaient sur les villes. Ils s'attaquèrent systématiquement à toutes les institutions: le système éducatif et l'appareil du P.C.C. furent liquidés, la famille fut passablement secouée par cette poussée de radicalisme juvénile. Les minorités nationales souffrirent beaucoup aussi du racisme des gardes rouges: au Tibet, seuls deux monastères échappèrent à la destruction, dont le Potala de Lhassa, vidé de l'ensemble du mobilier et des œuvres d'art. Ces quelques mois virent **la destruction d'une part importante du patrimoine national**; des milliers de temples, de bâtiments anciens, d'œuvres d'art, de bibliothèques disparurent¹. Les jeunes excités en voulaient **tout particulièrement, aux intellectuels** (la « neuvième catégorie puante ») **et aux cadres du Parti**: ils furent envoyés à la campagne, pour travailler aux champs ou pour vider les latrines; ils se virent infliger divers sévices, ainsi on leur faisait "faire l'avion" en public, bras en l'air en arrière pendant des heures en présence de foules vociférantes, on leur barbouillait le visage d'encre noire, on les forçait à se mettre à quatre pattes et à aboyer; un professeur Ma ("cheval") dut manger de l'herbe. On vit des gens obligés de manier ou de manger de la merde, car l'excrément obsédait les gardes rouges

Comme les organisateurs des campagnes de masse des époques antérieures, **les gardes rouges exploitaient systématiquement le sadisme de la populace**, la pression de groupe qui est si forte dans la société chinoise. « Pour les Chinois, si sensibles à l'estime de leurs pairs, être battu et humilié en public devant une foule railleuse, comportant des parents et amis, revenait à être écorché vif. Les victimes se sentaient généralement coupables, comme n'importe qui soumis à de telles attaques, mais ce sentiment était encore aggravé par la vénération qu'elles avaient porté à Mao et au Parti » (Fairbank). Mais au total **le sang coula plutôt moins que dans les années 1950**, même s'il y eut, dans la région méridionale du Guangxi, des cas de cannibalisme justifiés par la lutte des classes...²

Dans l'ensemble les gens restèrent passifs. « Les principes moraux du confucianisme s'étaient désagrégés, mais toute interprétation du maoïsme, qui le remplaçait, devait recevoir

¹ L'opéra chinois traditionnel fut interdit et remplacé par très exactement six œuvres "révolutionnaires" auprès desquelles Michel Sardou apparaît comme un artiste d'avant-garde. La plus célèbre (car il y eut des gens pour la jouer en Occident): *La fille aux cheveux de lin*.

Il faut rappeler que tout cela n'était pas tout à fait nouveau dans l'Histoire de la Chine: le "premier Empereur", Qin Shi Huangdi avait fait brûler tous les livres, liquider les lettrés et les hobereaux, et sacrifier des centaines de milliers de vies à la construction de la Grande muraille. Il est tenu pour le fondateur de la Chine, et Mao s'y référait explicitement.

² D'après le *Livre noir du communisme*, les premiers cas de cannibalisme encouragés par les communistes chinois datent des années 1920; ce type de pratique a une Histoire très ancienne en Asie, on les retrouve d'ailleurs dans le Cambodge des Khmers rouges.

l'application de Mao lui-même, un peu comme si Confucius et Mencius étaient encore vivants et que personne n'était autorisé à juger la manière dont leur pensée s'appliquait à la vie sociale. (...) La G.R.C.P. se nourrissait (...) de cette dépendance à l'égard de l'autorité et de l'obéissance aveugle qu'elle suscitait ». « Si Mao a pu arriver à de tels résultats, c'est grâce aux prérogatives impériales qu'il avait accumulées, en qualité de grand chef charismatique et sacro-saint, situé au-dessus de la loi et détaché de la tradition ou de la coutume. Ce n'était à son tour possible que parce qu'il présidait un régime fondé sur sa personnalité et son idéologie, et non sur la loi » (Fairbank).

Début 1967, Mao pouvait être satisfait de l'opération. Ses adversaires avaient été humiliés, ils étaient expulsés du Parti ou emprisonnés, notamment Peng Zhen et Deng Xiaoping (ce dernier fut envoyé en usine, puis en prison; son fils aîné, Deng Pufang, fut défenestré par les gardes Rouges: il est resté paralysé; l'un de ses frères se suicida). Il y eut relativement peu de liquidations physiques dans le groupe dirigeant: Liu Shaoqi mourut en camp en 1969.

Mais le désordre commençait à menacer l'économie. Dans l'année et demi qui suivit, **Mao tenta de mettre un semblant d'ordre dans le chaos** qu'il avait déclenché, tout en institutionnalisant le pouvoir des gardes rouges. Il essaya de mettre sur pied des comités tripartites rassemblant des représentants des gardes rouges, des cadres du Parti et de l'armée (ce qui aurait donné à celle-ci, qui était restée à peu près à l'écart des troubles, la réalité du pouvoir). Ce fut un échec: le pays glissait peu à peu dans l'anarchie. Il y avait de sanglantes luttes de factions entre gardes rouges (certaines factions du Parti avaient suscité leurs propres gardes rouges contre ceux de Mao); dans certaines provinces de quasi-guerres civiles éclatèrent entre les gardes rouges et la population; enfin les tensions étaient entre les gardes rouges et l'armée, elle-même menacée d'éclater en factions indépendantes (il y eut un grave incident à Wuhan en juillet 1967, au cours duquel deux envoyés de Mao furent faits prisonniers par les militaires locaux, puis délivrés par l'intervention de parachutistes et de canonnières). C'est d'août 1968 que datent les cas de cannibalisme évoqués plus haut...

En juillet 1968, Mao proclama la **démobilisation des gardes rouges** (elle avait commencé en fait dès le mois de septembre précédent) et fit appel à l'armée pour rétablir l'ordre. Les gardes rouges furent à leur tour massivement envoyés à la campagne pour être « rééduqués par les paysans pauvres et moyens inférieurs »: cela concerna au total 5.400.000 personnes; cette dernière phase de la Révolution culturelle fut la plus sanglante. En avril 1969, au IX^e Congrès du P.C.C., Mao proclama l'arrêt de la Grande Révolution culturelle prolétarienne, censée avoir atteint ses buts; mais la répression se poursuivit, sauvagement, jusqu'en 1971.

C) Fin de règne.

Mao avait récupéré le pouvoir. De plus en plus sénile physiquement, mais l'intelligence et l'agressivité intactes, il y resta jusqu'à sa mort. On en avait bien trop peur pour y toucher (il avait annoncé une révolution culturelle « tous les dix ans »); de toute façon le régime était dans une impasse, personne ne savait plus quoi faire, par qui remplacer le Grand Timonier. Le tableau qu'a laissé de cette période le médecin personnel de Mao évoque les despotes mandchous du XIXe siècle: le vieillard refusait de consulter des médecins et même de se laver, se faisait caresser par soubrettes et mignons, jouait à humilier ceux qu'il recevait...

D'âpres luttes de succession commencèrent presque immédiatement, dans une ambiance d'incessantes de complots et de purges. **Lin Biao**, qui apparaissait tout-puissant en 1969-1970 (il tenta de relancer une campagne « imitons Dazhai », dans la ligné du début des années 1960), **fut éliminé en septembre 1971** dans des conditions mystérieuses: officiellement, mais il n'est pas impossible que ce soit vrai bien que cette version n'ait été publiée qu'un an après les faits, il mourut dans un accident d'avion au-dessus de la Mongolie alors qu'il tentait de fuir le pays après l'échec d'un complot visant à assassiner Mao.

Une campagne de critique suivit, dirigée contre Lin Biao, de l'automne 1971 à l'été 1973; elle reprit en 1974, dirigée aussi contre Confucius (les logans étaient toujours aussi subtils: *Pi Lin pi Kong* — "critiquer Lin, critiquer Kong"). En fait on ne sait pas très bien qui manipulait cette dernière campagne, ni contre qui. Toujours est-il que ce qui restait de la faction gauchiste, autour de Jiang Qing (après sa chute ce groupe fut désigné sous le nom de "**bande des quatre**"¹), parvint à conserver le pouvoir et à faire réaffirmer régulièrement les "acquis de la Révolution culturelle", mais ses tentatives de renouer avec le volontarisme maoïste étaient contestées, notamment par **Zhou Enlai**. Tempérament conciliateur et qui ne rechignait pas aux basses œuvres, Zhou réussit l'exploit de rester premier ministre durant toute la période; mais dans les années 1970 il était atteint d'un cancer et ne pouvait plus espérer succéder à Mao. Ce fut pourquoi l'on vit réapparaître progressivement dans son ombre, à partir de 1973, d'anciennes victimes de la Révolution culturelle comme Peng Zhen et **Deng Xiaoping**, qui devint chef d'état-major et vice-président du Parti en 1975. C'était Deng aussi que l'on envoyait représenter la Chine en Occident, notamment à l'O.N.U. en 1974, en France en 1975: il n'était pas trop rustre et jouait même au bridge.

¹ Jiang Qing, Zhang Chunqiao, Wang Hongwen, Yao Wenyuan.

En fait, le problème du pouvoir n'avait pas été résolu¹, ni celui du mode de développement. Ce furent des années d'attentisme et de glaciation de la société; en réalité, le régime ne reposait plus que sur l'armée (en 1971, 45% des membres du Comité central étaient des militaires et 21 provinces sur 29 étaient dirigées par des militaires). La population, écœurée de politique, ne répondait plus que très mollement aux entreprises de mobilisation des gauchistes.

D) Les relations extérieures de 1966 à 1976.

Durant la Révolution culturelle **la Chine**, en proie à des formes extrêmes de nombrilisme révolutionnaire, **cessa de compter dans les relations internationales**; plus exactement, elle cessa de compter autrement que comme une force perturbatrice, imprévisible tout autant qu'agressive dans les rares moments où elle semblait se rappeler l'existence du monde extérieur. D'une certaine manière elle paraissait renouer avec un type très archaïque de rapport au monde et à sa propre puissance, marqué par le "splendide isolement", le mépris et la méconnaissance du reste de la planète (à l'exception des régions voisines, envers lesquelles elle semblait retrouver l'agressivité des Fils du Ciel), un rythme propre d'évolution politique, des dynamiques spécifiques irréductibles à toute logique occidentale.

En septembre 1966, après une brève période de prosélytisme révolutionnaire aigu par le biais de ses ambassades, dont les pays occidentaux et certains pays du Tiers-Monde gardent encore le souvenir ému, **la Chine rompit ses relations diplomatiques avec tous les autres pays**, à l'exception de quelques figures de proue du tiers-mondisme; tous les postes d'ambassadeurs restèrent vacants, sauf au Caire (la Chine n'avait pas tout à fait renoncé à ses prétentions d'incarner une "troisième voie" pour les pays décolonisés). À Beijing l'ambassade britannique fut incendiée par les gardes rouges, ainsi que celle d'Indonésie où un putsch communiste venait d'être écrasé dans le sang². Seules les imprécations antisoviétiques, de plus en plus hystériques, perçaient les frontières opaques; il y eut même de très graves **incidents** entre troupes chinoises et soviétiques, notamment en mars 1969 **sur le fleuve Oussouri**, affluent de l'Amour, sur l'une de ces frontières héritées des "traités inégaux" du XIXe siècle (ces combats firent plusieurs centaines de morts). Les accrochages avec l'Inde reprirent également.

En revanche il n'y eut aucun incident sérieux avec les Américains durant la période de leur intervention au Vietnam; il est vrai que le Vietminh, bien qu'il ait continuât à recevoir l'aide

¹ Une nouvelle constitution fut promulguée en 1975.

² En 1965: les communistes furent massacrés, il y eut 500.000 morts.

de Beijing, inclinait de plus en plus nettement vers Moscou (quoiqu'il n'en transpirât pas grand-chose à l'étranger) pour éviter que la victoire ne débouchât sur un tête-à-tête embarrassant avec l'ancien Empire. Cela n'empêchait pas les Occidentaux, et notamment les Américains, d'être fort inquiets de ce pays qui s'était doté de la bombe A en octobre 1964, de la bombe H en juin 1967, et dont le dictateur multipliait les déclarations bellicistes. Il était par ailleurs parfaitement impossible de mesurer la force réelle de Mao et de son armée: les statistiques étaient délirantes. On ne saurait donc reprocher à la C.I.A., entre autres, d'avoir sans doute exagéré le nouveau "péril jaune", ni mettre cette exagération sur le compte d'un quelconque complot, d'une manipulation des opinions publiques occidentales et des gouvernements: il s'agissait simplement de prudence.

Vers 1970, la Chine décida de reprendre sa place dans la communauté internationale. Les ambassades chinoises rouvrirent leurs portes, signe que la Chine en revenait à se concevoir comme un pays comme les autres et non plus comme le nombril de la Révolution.

Les relations avec l'U.R.S.S. restaient exécrables, mais les Chinois renouèrent avec tout ce que le monde comptait alors de régimes socialistes contestataires de la logique des blocs: la Yougoslavie de Tito en 1970, la Roumanie de Ceausescu, l'Algérie de Boumédiène en 1974. Le plus spectaculaire, ce fut évidemment la **réconciliation avec les États-Unis**. Une première entrevue eut lieu en janvier 1970 entre les ambassadeurs américain et chinois à Varsovie; le secrétaire d'État Henry Kissinger fit un voyage secret en Chine en juillet 1971; puis ce fut la visite du président Nixon à Beijing en février 1972, à laquelle l'opinion mondiale avait été préparée par quelques parties de ping-pong hautement diplomatiques disputées en 1971 — l'événement fit quand même l'effet d'une bombe. Entre-temps, en octobre 1971 (la visite de Nixon était déjà annoncée), **la Chine populaire obtint, sans trop de mal, de remplacer la Chine nationaliste (Taiwan) à l'O.N.U.** et au Conseil de Sécurité. Cependant les relations diplomatiques sino-américaines ne furent rétablies qu'en 1979; il fallut quand même un certain temps aux Américains pour faire admettre à leur opinion le "lâcher" de Taiwan¹ — du reste, les États-Unis continuaient à garantir militairement la sécurité de l'île face aux éventuelles velléités réunificatrices du continent. Enfin des rapports plus ou moins normaux reprirent avec le Japon en 1972, ainsi qu'avec la France (le président Pompidou visita la Chine en 1973, Valéry Giscard d'Estaing en 1980).

En Asie du sud-est, Beijing cessa graduellement de soutenir les guérillas maoïstes locales (notamment en Thaïlande et en Brimanie) et se réconcilia avec ses voisins, le Vietnam

¹ Les deux entités étant censées ne représenter qu'un seul pays, et un pays qui reconnaît l'une doit cesser de reconnaître l'autre.

prosoviétique mis à part, et avec les pays de l'A.S.E.A.N. En revanche elle se trouva un nouvel allié avec les **Khmers rouges**, une guérilla communiste (proche du Vietminh à l'origine, mais qui s'en était éloignée de crainte de l'impérialisme du grand voisin indochinois) qui prit le pouvoir au Cambodge en 1975; mais comme le pays s'enferma aussitôt dans l'autarcie et l'autogénocide, ce ne fut pas une bien grande aide¹.

¹ **Note sur le Cambodge:** dans ce pays le communisme est un phénomène d'apparition récente: il date des années 1960; il est arrivé au pouvoir à une époque où "Staline était mort, Hô chi Minh était mort, et Mao ne se sentait vraiment pas très bien" (paraphrase du *Livre noir*). Il s'agit d'une conséquence tardive et dramatique du conflit indochinois (au départ le Parti communiste du Cambodge n'était qu'une section du Parti Communiste indochinois, dominé par les Vietnamiens). Longtemps il a été cantonné à des milieux intellectuels très étroits — les deux grandes figures du régime khmer rouge, Pol Pot (Saloth Sâr, 1925 ou 1928-1997) et Khieu Shampan, avaient étudié à Paris, puis étaient devenus professeurs dans leur pays; mais en 1970 plus de 95% des Cambodgiens étaient analphabètes.

Marqués par l'expérience chinoise et vietnamienne (et faute d'alternative), les Khmers rouges décidèrent de mobiliser les paysans, au début surtout les populations très primitives de l'Ouest forestier. Le marxisme n'occupait qu'une place très réduite dans leur idéologie. C'étaient avant tout des nationalistes racistes: ils luttaient contre tout ce qui n'est pas khmer (l'ethnie majoritaire du Cambodge), contre tout ce qui est français ou vietnamien, contre tout ce qui vient de l'étranger (donc aussi contre tout ce qui est moderne). Les sentiments racistes sont très forts parmi les Khmers, notamment envers les Vietnamiens (de civilisation chinoise, alors que les Khmers sont des bouddhistes influencés par l'Inde). Le peuple khmer se perçoit comme un peuple indigène, installé depuis la nuit des temps sur son territoire et créateur d'une civilisation prestigieuse dont témoignent les ruines Agnkor, mais sur la défensive depuis le Xe siècle face aux barbares envahisseurs venus du sud de la Chine, Thaïs et Viets. C'est ce qui explique que les Khmers Rouges n'ont jamais touché ni aux temples d'Angkor, ni au prince Norodom Sihanouk (roi de 1942 à 1954, date à laquelle il avait renoncé à la couronne pour se lancer dans la politique active; premier ministre durant 16 ans, renversé par un coup d'État en 1970; redevenu roi depuis 1993), car le Roi est le symbole de la nation dans son unité et sa continuité, comme au Japon et en Thaïlande. Sihanouk était en résidence surveillée et une partie de sa famille fut exterminée, mais il ne fut jamais question de l'éliminer.

Cela n'empêchait pas les Khmers rouges d'avoir adopté le langage des marxistes extrémistes de leur temps, les années 1960; langage qui devait beaucoup au Mao du Grand Bond en avant et de la Révolution culturelle. Ils étaient décidés à tenter une expérience utopique radicale et instantanée, sans compromis, à bâtir un Paradis terrestre immédiat. Mais cette utopie était assimilée au retour à la "pureté nationale", et, concrètement, les solutions adoptées à leur arrivée au pouvoir ressemblaient fort à un retour à l'économie de la période angkoriennne — ce modèle d'organisation de la société, Khieu Shampan en avait fait l'éloge dans sa thèse, soutenue en Sorbonne dans les années 1950. En revanche la lutte des classes était un aspect très secondaire de leur projet: les élites étaient réduites à la Cour impériale et aux chefs de villages, et très affaiblies par la colonisation; elles furent balayées sans problème. Dans ce type de pays dans les années 1960 le seul véritable "ennemi de classe" était l'"impérialisme" avec ses "agents", auxquels les Khmers rouges assimilaient tous les urbains occidentalises: pour reprendre leur vocabulaire, le "peuple nouveau" devait être exterminé par le "peuple de base".

Les Khmers rouges ne seraient pas arrivés au pouvoir sans l'humiliation du coup d'État de Lon Nol (en 1970), téléguidé contre Sihanouk par les Américains inquiets des facilités de passage que le Cambodge accordait au Vietcong, et sans les effets de la "sale guerre" — les bombardements auraient fait 100.000 victimes civiles. Ce ne fut qu'en 1972 que naquit l'armée khmère rouge, alors que le Vietcong contrôlait déjà une grande partie des campagnes du nord-est du Cambodge. Mais les Khmers rouges s'imposèrent en trois ans seulement (la prise de Phnom Penh eut lieu en avril 1975), alors même que les relations avec le Vietnam se tendaient à partir de 1973: la guérilla a forcément compté avec un appui populaire. Il faut garder en mémoire qu'en 1970 le Cambodge avait déjà le niveau de vie le plus bas du monde: les relations sociales devaient être d'une violence extrême, et la population n'avait pas grand-chose à perdre dans une révolution.

Le jour même de la prise de Phnom Penh les Khmers rouges, qui étaient autour de 120.000 et parmi lesquels on trouvait beaucoup d'adolescents, vidèrent la capitale, symbole de l'occidentalisation du pays (elle comptait trois millions d'habitants, dont deux tiers de réfugiés), puis en quelques jours toutes les autres villes; il y eut des actes de vandalisme systématique, dont la destruction des W.C. à l'occidentale. C'était que le Cambodge "authentique" était rural. Des dizaines de milliers de personnes moururent d'épuisement sur les routes, car rien n'avait été prévu pour les évacués. L'éducation et la monnaie furent abolies (les Cambodgiens n'avaient plus de biens personnels, même meubles), mais aussi toute la culture non paysanne (par exemple le ballet, art de cour: dans les années 1980 il ne restait plus que quelques danseuses, qui avaient réussi à se cacher, et un seul gamelan, celui du Musée de l'Homme à Paris) et le bouddhisme, censé être responsable de la décadence du pays (il faut savoir que le Cambodge est passé d'un type de bouddhisme à un autre, à une époque qui correspond en gros à la décadence d'Angkor). On liquida tous les Cambodgiens qui avaient été en contact avec l'étranger, ceux qui savaient le français, ceux qui portaient des lunettes,

IV-Les enjeux de l'après-maoïsme (1976-1981).

A) De Mao à Deng Xiaoping.

Le pays était très nerveux à l'été 1976. La fin d'une ère s'annonçait; pour les Chinois, sensibles aux signes du ciel, le grand tremblement de terre de Tangshan en juillet 1976, qui fit plusieurs centaines de milliers de victimes dans le sud de la Mandchourie et fut ressenti à

98% des moines, et aussi les bouches inutiles, par exemple les handicapés. Dans les villages submergés d'urbains déportés, un apartheid total régnait entre "peuple ancien" et "peuple nouveau": ils n'avaient même pas le droit de se parler. La population tout entière mangeait dans des cantines collectives et portait un uniforme (noir); de très nombreux jeunes furent retirés à leurs familles, d'autres employés comme espions, miliciens ou tortionnaires; le travail en "brigades" constituées par âges et par sexes signifiait concrètement la dislocation complète des familles pour des mois entiers. L'interdiction de la crémation et de tout rite funéraire fut particulièrement mal vécue.

Le régime était dirigé non par un parti (de classe) mais par une "organisation", l'Angkar (d'ailleurs très vite éclatée en fiefs régionaux indépendants et décimée par les purges); ce ne fut qu'en 1977 qu'elle avoua officiellement qu'elle n'était autre que le P.C. du Cambodge; le régime poussait si loin le goût du secret que Pol Pot, officiellement "mort au maquis" dans les années 1960, ne réapparut qu'en mars 1976; il n'eut jamais de portrait officiel, jamais d'œuvre publiées, et pratiquement pas de photos — une absence radicale de culte de la personnalité: certains Cambodgiens n'apprirent qu'en 1979 qui avait dirigé le régime. L'Angkar transforma le pays en un grand camp de concentration où la population n'avait absolument aucun droit et où l'emploi du temps était entièrement réglé par les maîtres. Le rêve du retour au temps d'Angkor aboutit à de grands travaux d'irrigation lancés en dépit du bon sens, et qui rappelaient fortement le Grand Bond en avant. C'étaient la gesticulation idéologique et la "rééducation du peuple" qui comptaient, non pas l'efficacité concrète: le régime ne savait rien de l'économie et ne voulait rien en savoir. Le régime fut particulièrement dur envers les minorités, aussi bien les petits peuples "sauvages" des montagnes des Cardamomes et du nord-est que les Vietnamiens, communauté dynamique et nombreuse (à vrai dire des pogroms antivietnamiens avaient déjà eu lieu en 1970); vers la fin, le génocide commença à toucher les Khmers des zones proches du Vietnam, accusés d'avoir "un esprit vietnamien dans un corps khmer". Les Khmers rouges utilisaient la rhétorique de la haine de classe léniniste pour justifier une entreprise fondamentalement raciste: ainsi les Chams, une population musulmane de paysans, de pêcheurs et de commerçants, furent entièrement rangés dans la catégorie des "petits-bourgeois".

Le pays s'isola totalement: en décembre 1975, tous les diplomates furent rappelés et tous sauf deux furent torturés et exécutés. Tout ceci se passa dans l'indifférence la plus complète de l'opinion publique occidentale, mal informée car personne n'entraîna au Cambodge et les journalistes ne croyaient pas les informations qui leur parvenaient par le biais des réfugiés (le *Monde*, alors dans sa grande période gauchiste-mondiste, refusa d'informer durant presque un an). La Chine fournit des vêtements, des outils, quelques milliers de techniciens. Le Vietnam voisin laissa faire, jusqu'à ce que les Khmers rouges se missent en tête de leur reprendre des zones frontalières contestées (et peuplées de Khmers) près de Saïgon — tout le sud du Vietnam est une ancienne région khmère. Alors, sous les coups de l'armée vietnamienne, le régime khmer rouge s'effondra en quelques jours en janvier 1979.

Les quatre ans de régime khmer rouge se traduisirent par l'élimination d'environ un cinquième à un quart de la population, soit à peu près un million et demie à deux millions de personnes: après les grands massacres initiaux ce fut essentiellement par famine, dans un pays qui exportait du riz avant 1975, mais aussi par paludisme à cause de la désorganisation du système d'irrigation. La natalité tomba à 1,1‰ en 1978, le déficit démographique atteignit environ deux millions de personnes, 42% des enfants étaient orphelins de père ou de mère — ces chiffres ne doivent pas surprendre, ils correspondent à ceux que l'on a établi pour les Kazakhs au moment de la collectivisation stalinienne, laquelle, il est vrai, n'a pas été menée par les Kazakhs eux-mêmes. Depuis 1979 et jusqu'à l'intervention de l'O.N.U. en 1993 qui a rétabli la monarchie et une "démocratie" de façade, le pays est devenu un protectorat du Vietnam, sous les ordres d'une faction khmère rouge restée au P.C.V. dans les années 1970 (ou passée au P.C.V. à la suite de purges internes?): c'étaient en grande partie des Khmers du Vietnam, notamment l'actuel "homme fort" du pays, Hun Sen.

Beijing, et quelques pluies de météorites, sonnèrent comme des avertissements. Le régime avait interdit toute cérémonie à la mémoire de Zhou Enlai, décédé en janvier, mais en avril, des "hommages" à lui rendus dégénérent en **troubles** à Beijing, place Tian'anmen, puis dans les grandes villes. Cela permit à la gauche de trouver un prétexte pour écarter Deng de la succession, toujours en avril, au profit d'un *outsider* issu de la police politique, **Hua Guofeng**; mais Deng se plaça sous la protection de l'armée (protection très concrète: il dormait dans des casernes), ce qui lui évita d'être éliminé. Hua n'était qu'un candidat de compromis, dépourvu de poids dans l'appareil; la faction de gauche semblait triompher. Mais l'armée veillait; elle tenait avant tout à éviter des convulsions comparables à celles des années 1960 — et à celles qui avaient suivi l'élimination de Lin Biao.

Mao mourut le 9 septembre 1976. Valéry Giscard d'Estaing, Grand Timonier de la Franche, salua « un phare de l'humanité ». Un mois après, **le 6 octobre 1976, un coup d'État** militaire non sanglant aboutit au renversement de la "bande des quatre". Ses membres furent condamnés à mort au début des années 1980, puis leurs peines furent commuées en détention à perpétuité "pour bonne conduite"; Jiang Qing, rebelle, refusa de "collaborer" à son procès et finit par se suicider dans sa cellule en 1991, rien que pour embêter le régime.

Très vite Hua Guofeng ne fit pas le poids devant **Deng Xiaoping**, qui s'empara du pouvoir en décembre 1978. Ces années (1978 et 1979) furent marquées par un très net dégel, le régime autorisa des plaidoyers pour la liberté individuelle et pour la démocratie, notamment sur le fameux "**mur de la Démocratie**" à Beijing, sur l'enceinte de la Cité interdite, où s'affichèrent à nouveau des dazibaos. Deng libéra des intellectuels, sans s'excuser de les avoir envoyés en camp dans les années 1960. Mais l'intermède libéral, toujours au fond inspiré par la tradition confucéenne des "remontrances des lettrés à l'Empereur", ne dura guère; les principaux animateurs du mur de la Démocratie, qui avaient eu l'audace de réclamer, en plus des "quatre modernisations" prônées par le régime, une cinquième, à savoir la démocratie, furent condamnés à de lourdes peines au début des années 1980: vous pouvez retenir le nom de Wei Jingsheng, libéré (et expulsé aux États-Unis) en 1989 seulement. En 1981 le régime réaffirma ses "quatre principes fondamentaux": la pensée Mao Zedong (débarassée des délires des années 1960: officiellement, il y avait "70% de positif et 30% de négatif" dans le maoïsme), l'autorité du P.C.C., la dictature démocratique populaire et le socialisme. Il n'a pas varié de ligne idéologique depuis.

La **décollectivisation de l'agriculture** et le démantèlement des communes populaires commencèrent immédiatement, de manière largement spontanée, et étaient presque achevés en 1982 (les communes populaires en tant qu'échelon administratif disparurent en 1984): ce fut la première phase des grandes réformes de Deng. La décollectivisation ne signifiait pas que les paysans chinois fussent libérés des contraintes du Plan (celui-ci ne disparut que graduellement dans les années 1980) ni des quotas de livraisons obligatoires à l'État; les terres restent propriété

de l'État, ce qui signifie qu'il n'y a pas de marché foncier en Chine: elles sont louées pour quinze ans aux familles. Mais l'esprit de la réforme était de permettre aux paysans d'obtenir des surplus et de les vendre (un commerce indépendant réapparut à partir de 1983). Par ailleurs, en juillet 1979 le régime prit la décision d'ouvrir sur la côte quatre **zones économiques spéciales** où les capitaux étrangers seraient les bienvenus et où le droit du travail chinois ne s'appliquerait pas. Elles étaient censées accueillir, grâce au coût très bas de la main-d'œuvre chinoise, des activités d'assemblage de produits qui seraient ensuite réexportées. C'était un premier pas vers une nouvelle ouverture au monde, contrôlée cette fois et non pas imposée.

Ces années furent marquées aussi par une **reconstruction du Parti**, d'où on expulsa les éléments gauchistes et où l'on réintégra les victimes des Cent Fleurs et de la Révolution culturelle. Enfin un nouveau code civil et une **nouvelle constitution**, plus conformes aux normes internationales (encore que le droit chinois ait toujours ses obscurités que déplorent les hommes d'affaires étrangers), virent le jour en 1981 et 1982 respectivement; on reconstruisit un **appareil judiciaire** (il avait disparu depuis 1959 au profit de la justice "politique" du Parti et de celle des masses: il n'y avait plus de juges en Chine), et en 1979 on promulga même un Code pénal, le premier de l'Histoire de la République populaire de Chine. De nombreuses victimes "ordianires" du maoïsme furent libérées et réhabilitées, d'autres virent leurs peines réduites; le *laogai* semble être "tombé" à cinq millions de pensionnaires environ vers 1986.

Enfin la Chine tenta de renouer avec son rôle de puissance régionale en Asie. Ce fut ainsi qu'en février-mars 1979 son armée infligea **une "punition" au Vietnam**, coupable d'être alliée de l'U.R.S.S. à laquelle il avait accordé la base navale de Cao Bang, et aussi d'avoir envahi le Cambodge voisin, allié de Beijing, et mis fin à l'expérience khmère rouge, théoriquement inspirée du maoïsme. La punition fut d'ailleurs moins spectaculaire que prévu, car le Vietnam, "Prusse de l'Asie", résista remarquablement aux troupes chinoises. Avec la Grande-Bretagne, il fallut attendre 1984 pour que fussent fixées les modalités du retour à la Chine de Hong Kong en juillet 1997.

Le nouveau cours des choses en Chine aboutit à une rupture avec l'Albanie en 1978: ce pays se replia complètement sur lui-même, durant douze ans. Radio-Tirana devint la seule voix de la Vérité.

B) Tableau de la Chine à la fin des années 1970¹

¹ Voyez le fabuleux récit de voyage de Simon Leys, *Ombres chinoises*, paru en 1974; il décrit la Chine en 1972, et au passage assassine proprement les maoïstes occidentaux.

La Chine était alors dans une situation déplorable. **La Révolution était morte** entre 1969 et 1976 — ce n'est que vingt ans plus tard que l'on peut affirmer rétrospectivement que cette mort a entraîné non pas le ressurgissement de la Chine éternelle, avec ses mandarins, ses femmes aux pieds bandés et ses famines, mais le début d'une autre Révolution aux conséquences sans doute incalculables: le **triomphe du capitalisme en Asie** et le décollage économique, dont il est trop tôt pour affirmer qu'ils s'accompagneront du triomphe de la démocratie.

Mais elle avait laissé un certain nombre de **redoutables héritages**. D'abord le **culte de Mao et de sa "pensée"**, si exaspéré qu'aucune démaoïsation en profondeur n'a pu avoir lieu jusqu'à aujourd'hui: on s'est contenté de dénoncer les excès des années 1960 — la momie de Mao, dont personne ne sait si elle est authentique, se trouve toujours dans son mausolée sur la place Tian'anmen. Une **bombe à retardement démographique** surtout: les errements des années 1960 s'étaient traduits par un abandon du planning familial, tandis que les leaders multipliaient les diatribes natalistes (la natalité atteignit 50 ‰ en 1963!); la politique de limitation des naissances n'avait repris que dans les années 1970, de manière extrêmement brutale, avec des quotas de naissances à ne pas dépasser par brigades de production, de très fortes incitations à l'avortement, des stérilisations forcées, etc. En 1979, le régime lança une première grande **campagne en faveur de l'"enfant unique"**. Mais au total la population chinoise avait presque doublé (de 580 millions en 1953 à un milliard environ en 1980). L'espérance de vie était de 64 ans en 1976, car les progrès dus à la remise en ordre du pays (notamment dans la vaccination et la lutte contre les maladies infectieuses) avaient repris dans les années 1970; mais beaucoup trop de Chinois étaient nés entre 1950 et 1970 pour qu'on pût espérer une diminution de la pression démographique à court terme.

79% des Chinois (88% si l'on tient compte des zones suburbaines administrativement incluses dans les communes urbaines) continuaient à vivre à la **campagne**. La Chine était plus rurale en 1976 qu'en 1949, conséquence d'une politique très brutale de limitation de la croissance des villes qui s'était traduite régulièrement par l'envoi de millions de personnes à la campagne. De ce point de vue le maoïsme a fait tout le contraire d'une révolution: bien qu'il ait fait disparaître les propriétaires fonciers et les usuriers (immédiatement remplacés, en tant que parasites du village, par les activistes et les cadres du Parti et de la commune Populaire), il a ensuite "gelé" la Chine rurale dans ses structures anciennes de base, recouvertes d'un vernis socialiste: le village, le hameau, la famille... sans laisser émerger un groupe d'entrepreneurs ruraux plus dynamiques qui auraient pu servir de leaders pour la modernisation des campagnes (des koulaks, pour le dire en russe).

¹ En partie, bien sûr, à cause d'un baby-boom d'après-famine.

Le résultat, c'était que les campagnes étaient encore bien plus surpeuplées qu'en 1949! Les paysans étaient attachés à leur terre, comme des serfs. Le sous-emploi rural était dramatique, masqué par le travail en brigades (systématiquement trop nombreuses pour les tâches à accomplir, donc très peu productives). Très peu de travailleurs ruraux étaient qualifiés (on comptait encore 25% d'analphabètes). La misère régnait toujours, au point que des révoltes rurales semblent avoir éclaté vers 1979-1980; cependant la situation sanitaire et médicale s'était bien améliorée, ce qui représentait une base importante pour le développement futur. On estime qu'en 1976 le **revenu rural** moyen représentait un tiers du revenu urbain; et que la **ration alimentaire** n'était pas supérieure à celle de 1955, malgré une indéniable augmentation des rendements et une impressionnante extension des surfaces cultivées (dans des régions nouvelles, et d'ailleurs souvent au détriment de l'équilibre écologique; en revanche dans les régions déjà cultivées avant 1949 elles avaient eu tendance à baisser), malgré aussi de lents progrès dans la mécanisation et l'emploi d'engrais chimiques, une diversification des cultures, et la "révolution verte" (c'est-à-dire surtout l'emploi de nouvelles variétés plus productives).

En fait, en 27 ans de paix et malgré les désastres du Grand Bond en avant, la Chine rurale avait accumulé **un fort potentiel de croissance**, pour l'instant caché à cause des gaspillages liés à l'organisation collectiviste de la production (non seulement au niveau des communes populaires, mais aussi par suite des aberrations de la planification: ainsi dans les années 1970 dans le bassin du Yangzi le Plan étendit autoritairement la culture du riz hâtif — qui donnait deux récoltes par an —, ce qui provoqua un gaspillage des engrais et un surcroît de travail, mais pas d'amélioration sensible de la récolte). Avec la décollectivisation, en quelques années la ration alimentaire doubla... et dès 1985 elle était plus riche en calories qu'elle ne l'avait jamais été en Chine. Il reste cependant des régions très pauvres, notamment l'intérieur sec et montagneux (par exemple le Qinghai).

Le discours du régime demeurait très hostile aux **villes**, mais dès que la pression se relâcha un peu **l'exode rural reprit spectaculairement**: dix millions de ruraux s'établirent en ville entre 1978 et 1982, essentiellement des jeunes, par exemple venus "en vacances" chez des parents ou discrètement restés en ville à la fin de leur service militaire. Bien entendu ils n'avaient pas de travail "officiel": ils vivaient de petits boulots dans les interstices du système, avant de trouver à s'employer dans le nouveau système capitaliste dans le courant des années 1980. C'étaient des villes à la soviétique, de purs centres de production où **les fonctions de consommation et d'échange étaient réduites au minimum** (par exemple il y avait très peu de points de vente au détail; leur nombre ne cessait de baisser, pour des raisons idéologiques et à cause du désintérêt des gouvernants pour ces aspects triviaux de la vie de leurs administrés). Du point de vue urbanistique, on vit se multiplier les quartiers staliniens autour des usines, tandis que les quartiers résidentiels ou administratifs anciens, déjà mal en point, reçurent le coup de

grâce avec la Révolution culturelle: elle se solda par la destruction de nombreux édifices tenus pour des symboles du pouvoir ou de l'une des "quatre vieilleries". En revanche le tissu des vieux quartiers populaires, avec leurs petites maisons basses autour de cours, leurs venelles grises, resta à peu près intact.

Dans l'**industrie**, au bout de trois décennies marquées par des changements de discours incessants quant aux relations entre l'industrie et l'agriculture (rappelez-vous le slogan « marcher sur ses deux jambes » lors du Grand Bond en avant, puis le "recyclage rural" des cadres urbains durant la Révolution culturelle), à l'équilibre des secteurs industriels, à la taille idéale des usines (des grands kombinats staliniens des années 1950 aux usines "petites mais complètes" de la Révolution culturelle en passant par l'"industrie au village" du Grand Bond en avant), aux modes de gestion des usines (la "direction unique" dans les années 1950; « la politique au poste de commandement » au moment du Grand Bond en avant, les "comités révolutionnaires" qui dirigeaient les usines au moment de la Révolution culturelle), à l'encadrement et à la mobilisation des travailleurs (le salaire aux pièces et les "stimulants matériels" dans les années 1950 puis de nouveau au début des années 1960 et dans les années 1970, les "stimulants moraux" lors du Grand Bond en avant et de la Révolution culturelle), à la finalité de l'industrie (« production d'abord, consommation ensuite »: un autre slogan du Grand Bond en avant), au bout de trois décennies donc la Chine se retrouvait avec un appareil industriel typiquement stalinien; en fait, elle se retrouvait avec l'héritage des années 1950, les années 1960 ayant été perdues du point de vue industriel et les années 1970, occupées à réparer la casse.

L'industrie lourde était surdimensionnée et coûteuse: il fallait investir de plus en plus de capital pour obtenir des gains de productivités constants: les équipements étaient obsolètes, la corruption et l'"économie grise" faisaient des ravages quoiqu'à une échelle plus modeste qu'en U.R.S.S.. L'industrie légère avait été négligée; elle fournissait des biens de consommation de très faible qualité, destinés exclusivement au marché intérieur: la Chine n'exportait presque rien. Ce fut en 1979 seulement que la planification commença à lui donner la priorité — il est vrai qu'elle entamait alors son déclin: elle disparut dans le courant des années 1980¹.

L'activité industrielle était répartie sur tout le territoire, c'est-à-dire notamment que certains combinats importants se trouvaient en plein centre du pays, ce qui posait des problèmes de communications avec les partenaires économiques (mais présentait l'avantage d'éviter une polarisation du pays sur quelques agglomérations qui seraient vite devenues monstrueuses: Shanghai ne dépassait pas 10 à 15 millions d'habitants, ce qui à l'échelle de la Chine était un succès). Comme en U.R.S.S., **les entreprises industrielles** géraient l'ensemble des services sociaux concernant leurs employés (le logement, la santé, les retraites, les loisirs, voire

¹ Elle n'avait jamais eu la même importance qu'en U.R.S.S.: seul le premier Plan était parvenu à son terme.

l'éducation): elles **formaient autant de micro-sociétés** où s'enkystaient de plus en plus des relations sociales très dures et très inégalitaires. **La bureaucratie croissait et fleurissait**, d'autant que chaque campagne antibureaucratique venait grossir ses rangs de nouveaux contrôleurs, régulateurs, etc. Cela encourageait des formes d'"irresponsabilité commune": personne ne prenait de décisions sauf pour répartir de manière plus ou moins équilibrée et acceptable les subventions et les avantages divers tirés du système. Malgré tout, les ouvriers étaient des privilégiés par rapport aux paysans, car les largesses de l'État étaient proportionnellement bien plus importantes que dans les campagnes — et ces investissements étaient loin d'aller seulement à la production: ils finançaient aussi les services sociaux.

Au début des années 1960, Deng Xiaoping avait déjà appelé au pragmatisme en matière économique et tout particulièrement en matière industrielle: c'était alors qu'il avait lancé pour la première fois son fameux slogan des **"quatre modernisations"** (1964). Le slogan fut repris à partir de 1977-78 (d'abord par Hua Guofeng): il s'agissait, pas seulement dans l'industrie d'ailleurs, de restaurer la comptabilité et le pouvoir des directeurs d'entreprises, de revenir à la rémunération aux pièces et aux primes, et aussi à la centralisation économique aussi. Autre idée "révolutionnaire" de Deng: l'objectivité des lois de l'économie et la nécessité des compétences techniques... Tous ces thèmes apparurent en pleine lumière au moment de la dénonciation de la "Bande des Quatre".

En ville comme à la campagne, **les distinctions de castes subsistaient** entre "bien nés" et "mal nés", plus fortes qu'elles n'avaient jamais été en U.R.S.S.: elles avaient une grande importance en ce qui concernait par exemple l'accès au système éducatif, alors que la structure sociale des villes avait été complètement bouleversée dès les années 1950. Les villes de Chine à la mort de Mao étaient peuplées d'ouvriers, d'employés, de cadres du Parti, d'étudiants (ces dernières catégories avaient été plusieurs fois massivement expédiées à la campagne, puis étaient revenues). Mais même si l'on avait passé toute sa vie à travailler en usine, on restait un "mauvais élément" si on descendait de personnes classées, trente ans auparavant, comme "mauvais éléments" et l'on n'avait pas accès à une bonne université.

La population était surencadrée, à des niveaux très divers: il y avait, de plus en plus rares à la fin des années 1970, les grandes mobilisations périodiques qui pouvaient toucher des dizaines de millions de personnes en même temps; mais aussi l'encadrement au niveau du quartier (c'était à ce niveau qu'était géré le livret individuel, document indispensable à toutes les formalités et qui permettait un contrôle tâtilon sur de très nombreux aspects de la vie des individus), au niveau de la rue, de l'immeuble, et aussi de l'usine, de l'"unité de travail"; enfin, l'encadrement par le biais des organisations de masses (jeunesses communistes, associations de femmes, syndicats, etc.). Toutes ces "associations", auxquelles on n'adhérait évidemment jamais

de son plein gré mais parce qu'il le fallait, avaient à la fois des fonctions d'encadrement et de distribution des avantages sociaux; des fonctions d'espionnage et de police; des fonctions de "rééducation" des réprouvés; et, inofficiellement, des fonctions clientélistes dans une société fondée sur l'équilibre des groupes selon leur représentation dans l'appareil du pouvoir et leur puissance de négociation.

Toute trace de **contre-société**, toute déviance semblait avoir disparu, au point que les observateurs occidentaux finissaient par croire sur ce point à la propagande du régime, et se montrèrent fort surpris lorsque dans les années 1980 l'on vit brutalement ressurgir l'homosexualité, la prostitution et autres "vices bourgeois" censés avoir disparu avec la vieille société mandarinale et l'agression étrangère, et n'avoir pas de place dans une société prolétarienne. Quant au **mécontentement social**, il est difficile d'en prendre la mesure car les médias n'en parlaient pas; les grèves étaient rares évidemment (mais semblent avoir été parfois longues et dures). Cependant les voix du mécontentement social se faisaient entendre dès que le monolithisme du régime se fissurait, dès que les mythes de l'unité dans le volontarisme révolutionnaire reculaient un peu pour des raisons liées aux luttes politiques au sommet: ce fut le cas durant la campagne des Cent Fleurs, puis de nouveau pendant la Révolution culturelle, puis de nouveau au moment de la lutte entre Hua et Deng en 1978-1979; dans les trois cas, et ce fut vrai encore en 1989, des ouvriers se joignirent à la protestation des intellectuels.

En dehors de ces rares périodes de relâchement de la vigilance du régime, les Chinois n'avaient strictement aucun moyen de s'exprimer, alors que les relations entre les privilégiés, l'encadrement, les activistes d'une part, le *vulgum pecus* de l'autre, étaient très dures en réalité; non pas physiquement, en-dehors de périodes de crise ou de la répression ouverte (encore que la peine de mort était généreusement appliquée, que le *laogai* accueillait chaleureusement les mécontents, etc.) que du fait du blocage total des carrières, de l'impossibilité de chasser un petit chef tyrannique, de lui répondre même, de devoir en dépendre pour obtenir un appartement plus grand ou rejoindre un conjoint, etc. D'où, phénomène classique des régimes communistes, une intériorisation des conflits sous la forme d'une extrême violence dans les comportements individuels, sous forme d'une grossièreté atterrante, d'un manque flagrant d'"éducation" et de civisme, d'un égoïsme sidérant; bref, une désagrégation, une **dissolution du lien social**, un univers d'individus seuls, identiques et sans cesse affrontés entre eux sans merci, et ces affrontements étaient d'autant plus destructeurs des solidarités et des personnalités qu'ils portaient généralement sur des points parfaitement dérisoires. Bref, **une masse et non plus un peuple**, une humanité apeurée, brisée, découragée, repliée sur des stratégies personnelles. Il ne s'agissait plus de l'anarchie des années 1920-1930, qui s'expliquait par l'effondrement d'une société; mais de quelque chose de consubstantiel à la société nouvelle, théoriquement toute d'égalité, d'affranchissement des contingences matérielles et de souci des gens.

La "nomenklatura" chinoise s'était largement reconstituée depuis la Révolution culturelle; elle était cependant bien plus ouverte que son équivalent soviétique, du fait même de l'ampleur des bouleversements sociaux des années 1960, et bien moins assurée de la pérennité de son statut que la *nomenklatura* soviétique post-stalinienne. Elle prospérait à la fois dans le système et dans ses interstices (l'économie grise, le marché noir, le clientélisme, la corruption), en attendant de mettre la main sur les poches de libéralisme qui apparurent dans les années 1980.

Conclusion:

Le communisme chinois a été une période chaotique: elle illustre bien la difficulté de mener des luttes de factions tout en continuant d'administrer un milliard d'êtres humains et en prétendant matérialiser une utopie! Tous ces événements sont impossibles à décrire dans les catégories de Marx, et même de Lénine: le Grand Bond en avant et la grande Révolution culturelle prolétarienne n'ont rien eu d'une "lutte de classes", malgré les incantations des croyants, en Chine et hors de Chine. L'évolution de la Chine a été très différente de celle de l'U.R.S.S.: le rôle de l'armée, celui des "intellectuels", la place du monarque dans le système ont été tout à fait autres; le relatif effacement du Parti révolutionnaire au profit des "masses" dans l'idéologie, et d'une série d'autres groupes dans la pratique politique, est une autre spécificité chinoise. Mais on retrouve un point commun: la *nomenklatura* a dû attendre la mort du "dictateur fondateur" pour être assurée de son pouvoir, pour ne plus trembler. Ce fut entre 1976 et 1980 que fut passé en Chine le "pacte khrouchtchévien" qui lui assurait la sécurité matérielle en échange d'une politique économique plus rationnelle et plus profitable aux Chinois ordinaires.

Autre différence cruciale avec l'U.R.S.S.: comme le dogme marxiste en Chine était une invention étrangère, importée d'un pays qui devint rapidement l'ennemi numéro un, comme par ailleurs d'innombrables libertés avaient été prises avec ce dogme depuis 1927, et notamment dans les années 1960 (décennie dont les excès ruinèrent ce qui pouvait rester de prestige aux idées de révolution et de socialisme), le "révisionnisme" chinois des années 1980 a pu se permettre de tourner le dos à certains principes de base du marxisme (notamment en matière économique): d'où son succès relatif. Pragmatiques, l'équipe de Deng Xiaoping a abandonné des pans entiers du marxisme dès lors qu'il semblait ne plus pouvoir servir le développement du pays (ni son rayonnement, car ce fut aussi l'époque où cette idéologie commença à tomber dans le discrédit un peu partout dans le monde). C'est sans doute grâce à ce "lest idéologique" jeté à temps que, contrairement à la réforme de l'économie soviétique, bloquée par le respect du dogme, la réforme chinoise a réussi.

Le régime chinois post-maoïste n'a gardé du marxisme-léninisme que les techniques d'encadrement de la population, qui sont des plus efficaces et ont évité un effondrement

comparable à celui de l'U.R.S.S. (y compris certains slogans maoïstes: au début des années 1990, après le massacre des étudiants sur la place Tian'anmen en juin 1989, le vaillant soldat Lei Feng a fait un retour remarqué dans la propagande officielle); et le nationalisme qui a été un élément essentiel du succès du communisme en Chine, mais lui préexistait. C'est pourquoi il est de plus en plus difficile de distinguer la Chine d'une dictature militaire de droite de type latino-américain... si ce n'est qu'elle a eu plus de succès économique (il y a eu 10% de croissance annuelle en moyenne dans les années 1990; la Chine a nettement dépassé le niveau de l'Inde du point de vue de la richesse produite par habitant). Il est vrai que le rattrapage est toujours spectaculaire lorsque l'on part de très bas, et que le massacre de la place Tian'anmen en 1989 a montré la fragilité d'un régime dont la popularité (ou plutôt l'aptitude à être toléré par la population) dépend étroitement du rythme de la croissance économique et de sa capacité à assurer l'ordre dans un pays immense où les individus, de plus en plus, retrouvent le goût de l'initiative individuelle, sinon celui de la "liberté" au sens occidental de ce terme.